

PER

E-419

BNQ

es écrits

Louise Maheux-Forcier

Ces arbres de ma vie

Christian Mistral

Lettre morte à la mère supérieure

Vénus Khoury-Ghata

Les femmes de pluviose

David Dorais

Et toute cette sorte de choses...

Claire Martin

Combien j'ai douce souvenance

Annie Saumont

La bâche et Rencontre

Lucien Parizeau

Réflexions sur l'histoire

Isabelle Courteau

L'Inaliénable

Gilbert Choquette

Nice-et-moi

Gisèle Villeneuve

Splendide laideur

Jacques Folch-Ribas

Journal intime



les écrits

les écrits

Revue fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon

Directeur :

Jean-Guy Pilon

Secrétaire de rédaction :

Louise Maheux-Forcier

Adjointe administrative :

Marie Beaulieu

Conseil d'administration :

Jean-Pierre Duquette

Jean-Louis Gagnon

Jean-Guy Pilon

Jean Royer

Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction :

Jean Éthier-Blais

Jacques Folch-Ribas

Madeleine Gagnon

Naïm Kattan

Claude Lévesque

Louise Maheux-Forcier

Madeleine Ouellette-Michalska

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec

Prix de chaque volume : 7,50 \$

Abonnement à trois volumes :

Individuel : 20,00 \$; Institutions et Étranger : 30,00 \$

les écrits

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

*Le Conseil des arts du Canada
et le Conseil des arts
de la Communauté urbaine
de Montréal ont subventionné
cette publication.*

*Maquette de
la couverture :
NANCY DESROSIERS*

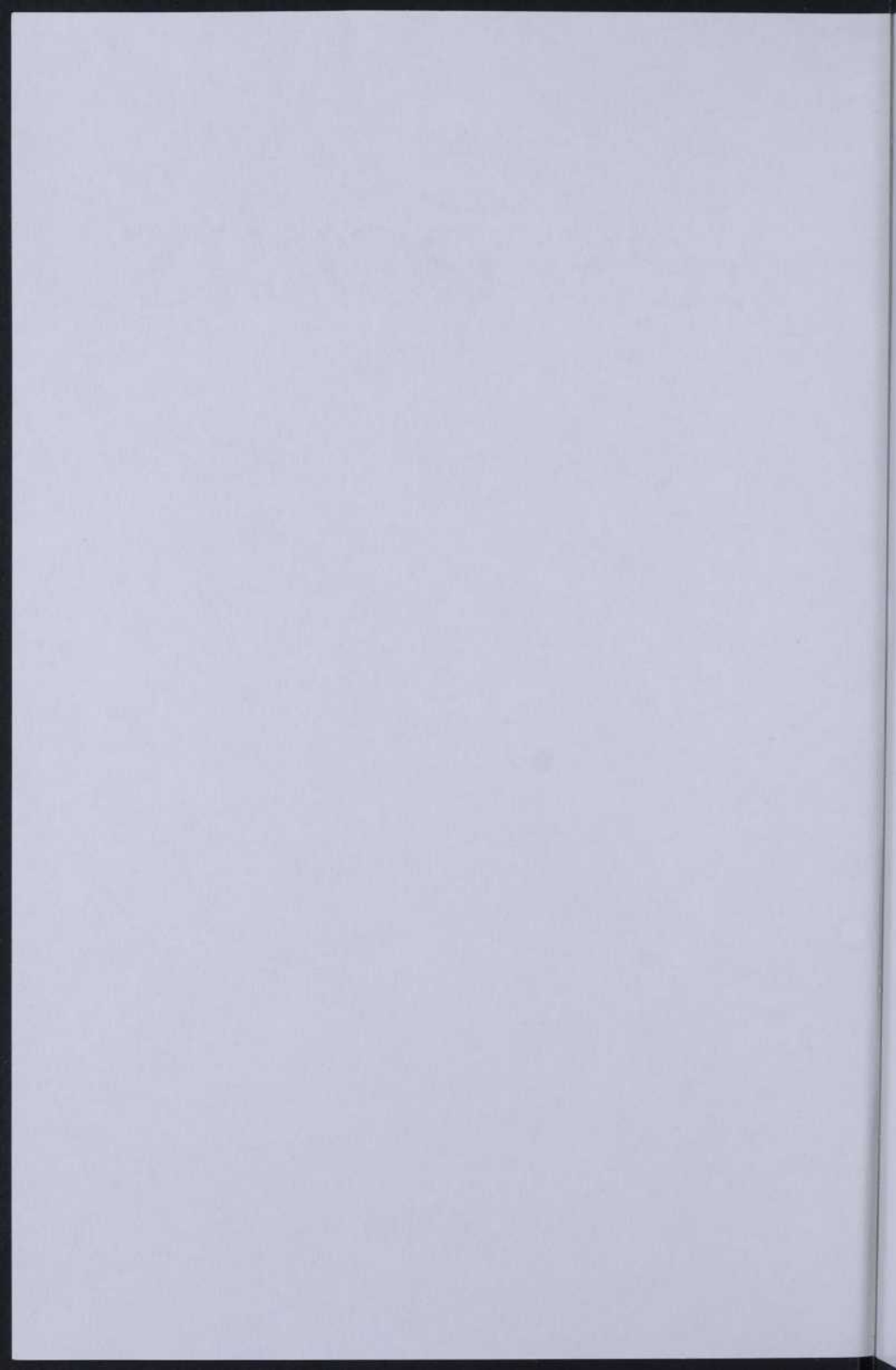
Copyright ©, les écrits

*Dépôt légal
3^e trimestre 1995
Bibliothèque nationale
du Québec
Bibliothèque nationale
du Canada
ISSN 0013-0729*

les écrits

MONTRÉAL 1995

84



LOUISE MAHEUX-FORCIER

de l'Académie des lettres du Québec

Ces arbres de ma vie

ÉLOGE*

À la mémoire de Gabrielle Roy

Quel grand cadeau que l'arbre ouvert !

Jean MOGIN

Parce que c'était moi. Parce que c'était lui.

Moi, pâlotte enfant de ville, dévalant sur des jambes fluettes l'escalier de mon perchoir pour affronter, d'un petit pas courant en diagonale, le danger des rues qui me séparent de l'école... et puis, un beau matin de printemps : lui ! insolite et sans grâce, véritable manche à balai fiché dans le béton, dépassant de trois feuilles à peine le grillage cylindrique dont il est prisonnier, arrimé de toutes parts aux maillons de fer comme si on avait craint qu'il ne s'évade en s'envolant.

Halte-là! on ne passe plus! On tombe en arrêt devant la sentinelle. On fait le tour. On tombe en amour! Halte-là! plus question de traverser les apparences, les transparences, et le vide! Il y a quelqu'un; on ne passe plus! pendant que passe en trombe un bolide qui a complètement perdu la raison pour une raison inconnue et s'en va faire, sur le trottoir d'en face, une embardée spectaculaire qui m'eut très certainement, un instant plus tôt, coûté mes deux jambes fluettes, sinon coupé le souffle à tout jamais.

Encore aujourd'hui, j'aime penser que mon cas est unique et qu'à nul autre enfant il a été donné de comprendre si tôt, et de si brutale façon, qu'un arbre est toujours providentiel.

*

Pourtant, la Providence a quelquefois sur nous des visées diaboliques et n'hésite pas, le cas échéant, à travestir en bras meurtrier une honnête branche qui ne demandait qu'à se charger d'oiseaux.

Ailleurs et autrement, j'ai tout dit de cet arbre-là que je n'ai pas connu mais à qui je voue une haine féroce et éternelle pour avoir fauché dans la fleur de son âge l'enfant qui fut ma sœur et mon double. L'enfant que j'aimais.

Pourquoi donc le fantôme de cet assassin, grand squelette automnal aux bras tout défeuillés, revient-il harceler ma mémoire au moment même où j'avais en tête l'arbrisseau initial qui m'a sauvé la vie?

Arbre de mort! Monstrueuse exception dans le cortège de tes semblables, que j'en finisse avec toi! Que je règle nos comptes! et que je m'absolve à mon tour de mettre

chaque soir le feu à tes poutres dans l'âtre de ma cheminée. C'est la loi du talion.

Que crépite une dernière fois le châtiment ! Que ronronne à nouveau l'enfer ! mais qu'à la fin, rouge, rouge comme un érable en octobre, disparaisse enfin sur ma silhouette agenouillée l'effrayante lueur du sang répandu !

Vienne le moment, après la peine, la rage et les sanglots !... Ce moment est venu, je crois... Désormais vieille et sereine, je n'ai plus d'intentions criminelles en provoquant l'incendie quotidien au cœur de ma maison...

Vieille et sereine, je réchauffe le nid d'une salamandre, je réveille l'âme joyeuse de ma jeune immolée qui revient danser pour moi sur l'écorce ardente et les tisons lumineux.

Paix... Paix, mon âme... Ne parlons plus que des arbres de vie.

*

C'était donc au commencement du monde et le destin me donna celui-là, tout malingre et sans attraits, celui-là qui n'avait rien encore d'un arbre, sinon l'intime intention de le devenir comme, ne connaissant rien non plus de la femme que je deviendrais, j'avais néanmoins la vague mais ferme volonté de m'accomplir.

Certes, les circonstances de notre rencontre avaient eu un caractère nettement miraculeux et cela pouvait suffire à m'inspirer une infinie reconnaissance, mais j'éprouvai bien davantage.

Pendant que la raison des adultes attribuit au fameux « hasard qui fait bien les choses » la présence inespérée de

cet obstacle végétal qui avait stoppé mon élan et conjuré la possible catastrophe, moi, je nourrissais l'avis contraire et sans appel qu'entre ce projet d'arbre et le projet de ma vie il y avait eu concordance, qu'entre cet échalas et ma filiforme personne, il y avait eu coup de foudre.

Mais les adultes étant ce qu'ils sont face à l'amour, je n'allais pas commettre l'erreur d'afficher le mien et d'attirer l'attention sur mon bien-aimé. C'est en secret qu'à la brunante, feignant d'aller boire un verre d'eau au pied de mon escalier, j'allais désaltérer le pied de mon arbre en lui chuchotant des mots tendres et des litanies de compliments.

*

Point d'exclamation au bout de l'ennui! Point de chute de tous mes déplacements! Point de repère sur la grisaille uniforme des façades! Mon doux érable... Perpétuel sujet d'étonnement, au fil de ta croissance et des saisons...

Voici le printemps qui gonfle de sève ton fût doré et garnit d'éclats d'opale tes rameaux frissonnants...

Voici, dans les brises de l'été ton houppier généreux! cent mille plumes pour écrire des épîtres en chinois, aveux cabalistiques brodés sur le papier bleu du ciel, colères et reproches violemment inscrits dans les zébrures de la foudre, ou bien encore, confessions impudiques tracées au fusain sur le parchemin blanc des nuits de pleine lune...

Et voici le bel octobre qui t'enflamme avant que novembre te déshabille et glace le temps dans ton cœur étoilé.

Décembre... Janvier... Te voilà enseveli dans la torpeur et l'hermine avant de renaître dans les giboulées de mars, chandelier de cristal tintant, aux grelots irisés, écailles éphémères, bientôt fondantes pour délivrer en perles fines l'innombrable germe des feuilles futures...

D'une année à l'autre, ainsi nous vivions, dans le lyrisme, mon érable et moi ! et dans l'intuition que, depuis des millénaires, il existe entre les filles et les arbres des rapports amoureux tout à fait exceptionnels et parfois même, scandaleux.

Nous vivions peut-être, cet érable et moi, dans l'idée prémonitoire des *Chansons de Bilitis* que j'allais découvrir un jour, dans une vieille édition des bords de la Seine...

*

Je me suis dévêtue pour monter à un arbre ; mes cuisses nues embrassaient l'écorce lisse et humide ; mes sandales marchaient sur les branches.

Tout en haut, mais encore sous les feuilles et à l'ombre de la chaleur, je me suis mise à cheval sur une fourche écartée en balançant mes pieds dans le vide.

Il avait plu. Des gouttes d'eau tombaient et coulaient sur ma peau. Mais mains étaient tachées de mousse, et mes orteils étaient rouges, à cause des fleurs écrasées.

Je sentais le bel arbre vivre quand le vent passait au travers ; alors je serrais mes jambes davantage et j'appliquais mes lèvres ouvertes sur la nuque chevelue d'un rameau.

*

J'ai toujours pensé que l'enfant des villes a, sur l'enfant des vastes paysages, l'avantage inouï de connaître d'abord au singulier les merveilles qui foisonnent dans les campagnes et qui, à des milliers d'exemplaires, risquent d'émousser l'attention, d'éparpiller l'intérêt et de ne susciter qu'indifférence.

Mais vient forcément le jour où l'enfant des villes est confronté avec sa première forêt comme *Le Petit Prince* avec son premier jardin de roses.

Ainsi que chacun sait — et comme je l'appris bien plus tard — *Le Petit Prince* eut besoin d'une très belle et très raisonnable explication avant de se rendre à l'évidence que sa rose, apparemment semblable à tant d'autres, n'en était pas moins unique, en raison de leur sentimentale connivence, en raison surtout des soins qu'il lui avait prodigués et des soucis qu'elle lui avait causés.

Pareillement, j'avais couvé mon érable. Pareillement, je l'avais arrosé et m'étais mise en quatre pour la moindre bestiole grignotant son feuillage, pour la moindre boursouflure incongrue sur son beau tronc lisse, pour le moindre orage le malmenant et pour la moindre accalmie le figeant dans l'air immobile, pareil à un enfant qui boude, muet comme une carpe.

Et puis vint le temps des escapades. Je quittai pour la première fois mon trottoir et le cher petit soldat solitaire qui en montait la garde pour m'en aller jouer au *Chaperon rouge* dans les futaies d'Huberdeau. Là, je faillis, moi aussi, tomber dans la désespérance devant le nombre incalculable des sosies qui s'offraient à mon regard éberlué, multitude en l'occurrence aggravée par la rivière qui, de concert avec le

soleil, agissait comme un miroir, doublant et redoublant le prodige jusqu'à l'hallucination.

Désespérance aussi devant l'inconcevable variété qui, du sapin bleu au bouleau blanc, en passant par toute la gamme des verdure suspendues, reléguait mon amour à la plus commune, à la plus répandue des espèces.

Pourtant... pourtant... le choc fut de courte durée et n'eut pas de séquelles. Mon cœur étant sûrement fabriqué d'une étoffe fort différente de celle dont s'était servi Saint-Exupéry pour fabriquer le cœur de son *Petit Prince*, je passai bientôt de la « détresse à l'enchantement » de connaître maintenant au pluriel ce que, de si près et si intimement, j'avais eu la chance d'apprendre « par cœur » au singulier ! l'enchantement d'imaginer que partout dans le monde existait et m'attendait la plus belle chose au monde : l'arbre.

*

Dès lors, la notion de choix acquit dans mon esprit ses lettres de noblesse.

Parfois comme un amateur éclairé procédant froidement et judicieusement à l'examen comparé des spécimens qui l'intéressent, parfois comme un collectionneur fébrile et fervent, en proie au décret irraisonné du coup de passion, je vais « chez les arbres » comme on va chez l'antiquaire ou le marchand de tableaux.

Il m'arrive de penser que, volontiers changeante et voyageuse, si je suis devenue sédentaire à Pierrefonds depuis si longtemps, et peut-être pour toujours, c'est parce qu'y sont sédentaires aussi — et indéracinables — les trésors de mon musée, mes précieuses acquisitions : les arbres

de mon jardin que j'ai choisis et plantés au fil des ans, depuis plus de vingt-cinq ans, et dont la permanence à la fois m'émerveille et m'effraie quand je songe qu'ils hébergeront encore des écureuils et des oiseaux alors que je ne verrai, ne sentirai, ni n'entendrai plus rien...

Chers arbres de ma vie !

*

Fleurant bon la tisane, mon tilleul de Hollande ! qui s'est déployé si majestueusement, avec une précision si harmonieuse, si rigoureuse, que je le soupçonne parfois d'être entiché de mathématiques et de travaux à l'aiguille tant il a disposé ses branches en nombre égal, également espacées autour de sa tige ! tant chacune d'elles porte un même poids de garniture, visiblement tricotée sur le même patron, et tant, à la contempler avec peu de recul, on ne peut percevoir ni trouée ni excédent dans l'envers et l'endroit des mailles serrées.

C'est la vieille fille de mon jardin.

C'est l'arbre de l'ordre, de la patience et de la sagesse.

*

Sans le savoir, au début, je lui ai donné pour vis-à-vis, à l'autre bout du jardin, un arbre fou : le catalpa de Caroline, dont le tronc s'est développé de façon tout à fait anarchique, se laissant pousser des branches n'importe où, des branches « boréales » qui demeurent longtemps sèches et grises alors que toute la végétation d'alentour explose.

Le lilas sauvage, pauvre centenaire épuisé que j'ai découvert dans la brousse environnante et transplanté sous les fenêtres de ma cuisine, à grand renfort de stupéfiants, ce bon lilas étioilé, mais courageux, a déjà donné tout ce qu'il peut de bouquets que le nonchalant catalpa se demande encore s'il viendra costumé au bal du printemps.

En tout cas, ce qui est sûr et certain, c'est qu'à l'instar des plus fameuses et fumeuses courtisanes, il y viendra en retard et sera le dernier à vider les lieux, laissant tout son effeuillage à la traîne, dans la neige, sans qu'on ait eu le temps de faire le ménage avant d'hiberner.

Entre temps, lui, il aura pris tout son temps pour figoler son numéro dans la canicule et pour faire fureur, déguisé en « coquette »...

Le voilà qui exhibe des éventails de grand couturier, nervurés de fil d'or, feuilles immenses et plus vertes que toutes les autres, véritables paravents pour les timides femelles emplumées du harem qu'il abrite, avec ses nichées de passereaux piaillants...

Et puis voilà qu'il se coiffe d'innombrables chapeaux à fleurs blanches, frangées de rouille, d'une telle lourdeur et d'une si rare extravagance qu'il s'en lasse au bout de trois jours et qu'on en retrouve les grappes, dans un état pitoyable, éparpillées comme petites balles de coton dans la haute laine de la pelouse.

On aurait tort de s'imaginer, à ce moment-là que, satisfait de la mascarade et de l'effet produit, le catalpa se contentera de verdoyer comme tout le monde. Il le fait, bien sûr, mais, mine de rien, dans le secret des paravents entre-lacés, il se fabrique de longs pendants d'oreilles dont l'originalité est indiscutable puisque ces bijoux de beau cuivre

brun contiennent un mystère de clochettes qui fait le bonheur de mes amis musiciens.

Voilà ! je n'aurais pas tout dit de la tête folle de mon jardin si je ne révélais, pour finir, ce détail surprenant qui relève de l'ironie du sort : c'est une religieuse qui me l'a donné.

Bien qu'ayant accueilli le cadeau chez moi dans son âge le plus tendre, j'ai très vite compris que la bonne sœur n'avait peut-être pas agi par générosité pure et charité chrétienne et que, tout simplement, elle avait dû considérer le désir que j'avais de ce jeune arbre comme l'occasion rêvée de s'en débarrasser. En femme prudente, et consciente de la fragilité des vocations, elle avait dû craindre que, devenu adulte, ce petit personnage fanfaron, déjà délinquant, ne se mette en travers de ses méditations et, qui sait ? ne finisse par lui inspirer carrément de mauvaises pensées. Mais hélas ! je compris cela un peu trop tard pour infliger à mon catalpa le choc d'une troisième transplantation qui l'eût soustrait à la vue de mon tilleul de Hollande dont l'existence s'écoule, pour ainsi dire, dans un calme religieux, digne des abords d'un couvent, et qui mérite le respect.

C'est ainsi que, certains soirs d'été, les voyant se faire face dans le plus clair de la lune, j'ai l'impression d'entendre *la statue du Commandeur* et *Caroline chérie* s'invectiver mutuellement.

Ma fille de joie !

L'arbre insolent, insouciant et charmant de la prétention naïve et de la frivolité.

Beaucoup plus discret, et sans du tout faire d'histoires, la plus récente recrue de mon armée s'enracine tranquillement dans le sol conquis et n'agit que pour le plaisir ses mille et une lames tranchantes, brillamment argentées : c'est mon olivier russe.

Bien qu'originaire de Saint-Polycarpe-en-Québec et baptisé à la soviétique, c'est pourtant la Grèce qu'il me rappelle ! et le gouffre de Delphes où ses célèbres aïeux déferlent encore dans mon souvenir comme un torrent de mercure vers les profondeurs bleues de la mer Égée.

Quand je me languis de voyages, quand j'ai peur tout à coup de ne plus jamais revoir tous ces pays lointains que j'ai tant aimés, mon olivier m'en parle et me fait de jolies promesses où voisinent, avec les lieux qu'ils évoquent, les platanes de Paris, les agaves de Nice, le hêtre pourpre de Joséphine, à la Malmaison, les bambous de Monet, à Giverny, un figuier de Barbarie dans l'encadrement d'une fenêtre d'hôtel provençal et de grands cèdres du Liban qui se mirent à la fois dans l'eau de mon regard et dans toutes les mers inconnues que je désire encore.

Mon olivier russe, c'est le symbole de l'évasion. C'est l'exotisme en personne !

Mon petit Parthénon particulier où j'ai rendez-vous, quand je le veux, avec des arbres de tout acabit.

Colonnes de temples !... Mâts de navires !... Flèches de cathédrales !...

*

*Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule cimetière.*

Eh bien ! quand je l'ai vu, ce fameux saule, au Père-Lachaise, ridicule chicot moribond coincé entre deux tombes, je n'ai pas été bien contente des amis du poète !

Pour *l'ombre légère d'un feuillage éploré*, encore faudrait-il — c'est élémentaire ! — que feuillage il y ait. Or, pour dire la vérité comme elle est, l'érable de mon enfance, en ses débuts rachitiques, avait néanmoins bien plus fière allure, dans *sa pâleur douce et chère* que cette palme stérile et disgracieuse qui n'a vraiment rien à voir avec l'idée qu'on se fait d'un saule, d'après l'*Élégie* de Musset.

Aussi ai-je pris la décision, naguère, et terrain acquis, de ne faire confiance à personne et d'exécuter moi-même mes dernières volontés.

Le saule est là. Mélancolique et romantique à souhait. À la fine pointe de mon humble domaine, hors clôture, en bordure de la rue, coopérant de son mieux avec les gens de la voirie et du téléphone qui se promènent autour, avec leurs scalpels et passent leur temps à l'amputer, de la souche à la cime, sans que tout cela l'indispose.

Il est là ! imperturbable, seul et souverain, loin du pommier avec qui j'entretiens des relations versatiles, l'adorant pour ses fleurs et le détestant pour les immangeables pommes piquées qui en résultent, loin également de l'*acer campestre*, autrement érable champêtre — à moins qu'il ne s'agisse de l'érable *negundo* — car je n'ai jamais pu trancher la question de ses origines ; c'est vraiment sur un coup de cœur qu'il y a quinze ans j'ai adopté cette petite pousse de germe inconnue qui tenait dans le berceau d'un géranium, sans me douter qu'il atteindrait des proportions phénoménales, multicolores et, ma foi ! un tantinet vulgaires et que, non seulement il détonnerait au milieu de ma collection de

noble lignée et d'essence non équivoque mais pousserait l'effronterie jusqu'à tourner mes beaux parasols en dérision, ombrages sur ombrages!... et finalement plus d'herbe!

Enfin! je ne suis pas là pour les réprimandes. Je suis là pour les éloges. Et si quelqu'un mérite les farandoles d'un encensoir, c'est bien cette gigantesque ombrelle qui me parle des joies de la vie, mais c'est surtout mon superbe saule de jade et de bonne volonté, tout disposé à pleurer doucement sur mon éternel repos.

L'ennui, c'est que j'ai changé d'avis depuis ce « naguère » dont j'ai déjà parlé et, comme la religion l'autorise à présent, j'ai opté pour un petit coffret de cendres qui ornera le manteau de la cheminée, à proximité des flammes.

Si, comme on m'a donné à le croire, il y a un paradis dans l'au-delà, nous y serons, les arbres et moi, des salamandres.

* Dans le cadre de la série *Éloge*, ce texte a été lu par Madame Françoise Faucher sur les ondes FM de Radio-Canada, le 7 mai 1985. Réalisatrice : Madame Aline Legrand.



CHRISTIAN MISTRAL

Lettre morte à la mère supérieure

Centre de prévention Parthenais
3 décembre 1994
12 h 45

Chère maman,

Il y a un mois jour pour jour, j'ai eu trente ans, mais ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre. J'ai célébré cela d'une façon singulière: seul dans mon appartement, privé de téléphone faute de fonds pour acquitter la facture, je guettais sur l'horloge l'imminent passage au trois novembre en même temps que l'affolante progression de l'engourdissement bizarre qui gagnait mon bras gauche. Bientôt, ce fut un poids terrible sur mon thorax, puis les sueurs froides. Luttant contre la panique j'ai marché tant bien que mal jusqu'à la fenêtre que j'ai tout grand ouverte. Je songeais à Vautour, bien sûr, cependant que le corps me piquait de

bout en bout et de part en part, songeais aux bains brûlants qu'il prenait pour apaiser justement cela, songeais : « Non, c'est trop bête, je ne vais tout de même pas, comme ça, cette nuit... »

Et puis l'aube est venue. Les engourdissements ont persisté une quinzaine de jours avant de se dissiper. Un mois plus tard, je suis toujours vivant et Vautour est toujours mort. Lundi dernier, quand on m'a arrêté, Lucien Bouchard faisait du jogging ; aujourd'hui, je suis tout entier en prison et le pauvre homme gît à Saint-Luc, une jambe en moins, sa chair ravagée. Que rien ne dure fors la mort, n'est-ce pas horrible ?

Ça l'est, bien sûr, quoique l'alternative soit cent fois pire. Voilà à quoi je pensais lorsque papa est venu me rendre visite jeudi dernier (ou était-ce mercredi ? D'ici, c'est difficile à dire). Nous nous étions dit au revoir à travers la vitre du parloir depuis plus d'une heure que je me demandais encore ce qui l'avait amené au juste. Incroyable, mais lorsqu'on m'a appelé, j'ai pressenti que ça pouvait être lui. On n'a pas parlé longtemps, cinq ou dix minutes. Autant qu'en quinze ans. Il m'a demandé si je n'envisageais pas une cure. Une cure de quoi, mon Dieu ? S'il est vrai que j'ai de gros problèmes, ils ne sont pas de la nature qu'on se plaît à imaginer. Le soir de mon ignominieuse arrestation, j'avais bu une bière et une tequila. Durant mon séjour ici, je m'attendais bien à éprouver les affres du manque d'alcool, persuadé que j'étais d'être enfin devenu, après tant d'années d'efforts consciencieux, un ivrogne accompli. Eh bien non ! Rien ne me manque, que la vérité.

J'étais bien content de le voir, papa. Notre conversation n'était ni plus ni moins aisée qu'à l'ordinaire. Ce n'était

pas une paroi translucide de plus qui allait faire une différence. Puisque deux avocats s'étaient déjà désistés de ma cause comme s'il se fut agi d'une assiette brûlante, je lui ai demandé s'il en avait un à me recommander, à quoi il m'a répondu qu'il ne souhaitait pas s'en mêler. Naturellement, comme je te l'ai dit, je commençais à m'interroger sur le motif de sa présence. Naturellement aussi, je ne le lui ai pas demandé, me contentant de lui faire remarquer qu'une pointe de son col de chemise émergeait de son pull.

Il m'a parlé du petit, de la peine que je lui faisais, comme si je n'y songeais pas, comme si j'y pouvais quelque chose. Obtenir une ordonnance de non-publication, encourageant ainsi l'ire des journalistes, c'est la limite de mes moyens. Je ne peux empêcher les accusations, la curée, les gorges chaudes. Je lui ai suggéré de dire à mon fils que j'étais bien et d'essayer, dans la mesure du possible, d'étayer son jugement sur ce qu'il sait de moi plutôt que sur ce qu'il lit dans la presse. Ça n'a pas semblé le convaincre. Il m'a aussi dit que lorsqu'il t'avait vue ce matin-là, tu semblais avoir pleuré toute la nuit. Je me suis vaguement demandé si c'était pour moi ou à cause de moi. J'ai préféré ne pas répondre.

C'est ce qu'il y a de mieux à faire, ici : ne pas penser aux choses agréables ni aux choses douloureuses. Ce sont souvent les mêmes choses. Sinon, on s'inscrit sur la liste de distribution des pilules, comme les trois-quarts des pensionnaires. Ou alors on remet la réflexion à demain, comme Scarlett O'Hara. Quand hier, aujourd'hui et demain sont rigoureusement identiques, la procrastination paraît moins condamnable.

Et puis, papa, il a lâché le morceau, à propos de votre séparation et tout. Soudain, je n'ai plus pensé à moi et

j'ai été très triste pour vous. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé l'écroulement d'une de mes dernières certitudes. Rien ne dure. Les constantes s'effondrent sur elles-mêmes comme des étoiles trop denses ou s'éteignent et restent froides, muettes, mortes comme des étoiles qui ont fait leur temps.

Toi qui m'as toujours si bien connu, longtemps mieux que moi-même, puis de moins en moins, j'aimerais ne pas avoir à te dire que je ne suis pas la brute que l'on décrit. Grand, fort et sonore, je jappe plus que je ne mords, et si je ne frappe pas les gens, ce n'est même pas par principe mais par manque de goût. Ma notoriété, ajoutée à mes déboires de l'an dernier, font que j'ai en permanence une épée de Damoclès suspendue sur le front : n'importe quelle lunatique peut me faire coffrer sur un simple coup de fil si je l'ai offensée. J'aimerais que tu me croies, non pour la paix de mon âme, qui est tranquille, mais pour la tienne.

Le crime dont on m'accuse à répétition agresse les imaginations et vicie l'air du temps. Je m'en tirerais mieux si l'on me soupçonnait d'avoir cambriolé des banques à la pointe du fusil. Depuis un an, je ne peux mettre le pied dehors sans être en butte à de sévères attaques de gens que je n'ai jamais vus de ma vie et qui sont cependant persuadés de me connaître. À une couple de reprises, j'ai dû essuyer sans broncher les coups de pochardes indignées. Il me reste un ou deux amis qui m'ont offert spontanément d'en témoigner, ce qui bien sûr revient à chasser l'éléphant avec un tue-mouches. Jusqu'à mon avocate, commise d'office, qui jouait les procureurs avec une évidente délectation au parler : quand je lui ai demandé si elle serait de mon bord au tribunal, elle m'a assuré d'un air énigmatique qu'elle « avait

toujours l'air d'être du bon bord durant un procès». *Whatever that means...*

C'est donc l'heure de puiser à même ses propres ressources. Par-delà l'obscénité des implications de cette affaire sur ma carrière, ma famille, mes amis, moi-même, je ne peux que me rabattre sur le gué de ma conscience pour traverser l'épreuve. L'obscénité, chez les Grecs anciens, c'était le terme dramatique décrivant la violence hors-scène. Mais qu'en est-il lorsque glorioles et mousse-média ont transformé votre vie en représentation perpétuelle et que les feux de la rampe s'apparentent plus à la lampe aveuglante d'un interrogateur gestapiste qu'aux projecteurs d'un studio ? Tout, dès lors, indépendamment des intentions, devient obscène.

Ma vie ici est tolérable ; j'ai de la lecture et du tabac. J'ai commandé cette tablette et ce stylo le premier jour, mais j'évite encore d'écrire, de peur de voir mon esprit s'aventurer dans des zones de peine et d'impuissance et d'angoisse. Mes provinces d'élection au-dehors n'ont pas leur place ici. Alors, je fais de la chimie poético-humaine. Si, si, je t'assure. Rappelle-toi le tableau périodique. Pour étudier un élément plus lourd que l'uranium, numéro 92 au tableau pour le nombre de protons dans son noyau, il faut d'abord le fabriquer, habituellement en organisant une collision entre un élément léger et un lourd, à grande vitesse, avec l'espoir qu'une portion des noyaux s'agglutine. Alors voilà : arraché à mon milieu naturel, projeté dans un autre, je fais contre mauvaise fortune bon cœur et je cherche de nouveaux éléments littéraires «transuraniques». Et ce n'est pas si bête qu'il n'y paraît : l'élément 100, conçu consécutivement aux retombées de l'explosion de la première bombe

à hydrogène dans l'atoll d'Eniwetok en 1952, a été trouvé... dans une poubelle !

Dans Hamlet, Polonius exhorte son fils : « Avant toute chose : sois fidèle à toi-même, et il s'en suivra, comme la nuit succède au jour, que tu ne sauras être déloyal envers quiconque ». Pourquoi m'avoir appris à combattre à la loyale, maman ? Pourquoi m'avoir fait croire qu'une telle chose existe ?

Qu'un état de choses nous révolte ne signifie pas forcément qu'on se révoltera contre cet état de choses. Yves Thériault prétendait qu'il est tellement plus facile de souffrir que de se révolter. Quant à moi, j'exprime ma révolte en demeurant moi-même pour le meilleur et pour le pire, et il semble que cela implique de souffrir un peu.

Love & kisses,
Christian.

VÉNUS KHOURY-GHATA

membre honoraire de l'Académie des lettres du Québec

Les femmes de pluvieuse

ROMAN (EXTRAIT)*

AVANT-PROPOS

En 1802, un vaisseau de ligne cinglant vers Saint-Domingue pour mater le rebelle noir Toussaint-Louverture fit naufrage avec ses troupes en Kabylie, dans la baie de Souhalia... Les Kabyles massacrèrent un grand nombre de passagers et épousèrent les femmes qui se trouvaient à bord. L'une d'elles, une religieuse d'après certains, devint une sorte de marabout, de guérisseuse. La tribu Vani Haoua la vénéra. Un sanctuaire à sa mémoire a été bâti après sa mort. La Zaouia de Yemma Benet est devenue un lieu de pèlerinage.

Le naufrage du Banel, commandé par Ganteaume Callemmand, eut des répercussions graves sur les relations de la France avec l'Algérie. Napoléon réclama par des lettres extrêmement violentes l'équipage et les femmes tombés aux mains des Kabyles. « Du vaisseau qui a échoué sur

vos côtes, il me manque encore cent cinquante hommes qui sont entre les mains des barbares. Vous devez me les rendre, sinon je saurai envahir ces terres à la fois si proches et si lointaines, » écrivit l'Empereur des Français.

« Dieu a disposé de leur sort, lui répondit le Dey. Il n'en reste pas un seul. Ils sont tous perdus. Tel est l'état des choses. Qu'Allah ait leur âme. »

La catastrophe du Banel détériora les relations entre les deux pays. Napoléon n'était pas patient. La liquidation de l'Égypte lui laissait les mains libres en Méditerranée. Il était obsédé par le désir d'envahir la « Barbarie ».

Ce roman est une reconstitution du naufrage tel qu'il a été vécu, et de la vie des cinq femmes survivantes telle qu'on peut l'imaginer, car aucun document ne relate ces faits.

N.D.L.R. Le troisième chapitre que nous publions ici raconte comment Élise, la plus jeune rescapée du naufrage et du massacre, est emportée à dos de chameau à travers le désert par l'émir du Ksar qui l'a achetée en vue de la donner pour épouse à son fils, Mansour.

CHAPITRE III

Élise qui s'éloigne ne quitte pas des yeux sœur Bernadette. La fillette de treize ans n'essaie pas d'essuyer les larmes qui ruissellent sur son visage.

— Je saurai te retrouver. Cesse de regarder en arrière, lui crie la religieuse.

Quatre cavaliers escortent la jeune fille achetée trois livres or. Élise a vu la bourse quitter la poche de l'émir du Ksar, voltiger dans l'air puis atterrir entre les mains de Mokrane. Elle devrait remercier Dieu au lieu de pleurer. Elle aurait pu finir entre les mains d'un des assassins de ses camarades si l'émir ne s'était pas trouvé ce jour-là à Souhalia.

«Trois livres or pour une fille impubère ? C'est trop cher payer, avaient riposté les jaloux. Un caprice du seigneur du désert qui veut greffer sa race d'un nouveau sang. Un sang pâle. Il en supportera les conséquences quand lui naîtra un petit-fils aussi blême que le sable qui encercle son domaine.»

L'émir galope face au soleil. Sa vaste houppelande recouvre la croupe de son alezan, couleur feu. Il s'est retourné vers sa future bru pour s'assurer qu'elle le suit et celle-ci lui a souri entre ses larmes. Les voyageurs suivent le littoral jusqu'à Tipaza où les attend la caravane. Élise va au trot, les yeux fermés. Elle évite de regarder la mer qui lui a ravi ses compagnons de voyage. Ils atteignent Tipaza à midi, sous un soleil de plomb. La ville fait peur à la jeune fille. Les ânes, mulets, chevaux, charrettes et passants circulent dans un bruit d'enfer. Les ruelles étroites bordées de boutiques ajoutent leur propre tintamarre. Le vacarme des ferronniers

couvre celui des dinandiers. Les slogans des marchands de tapis vantant leurs marchandises, ceux des *Kahwagis* montent à l'assaut des murs puis se répercutent en échos assourdissants.

Élise n'a qu'une seule idée en tête : semer ses gardes et retrouver sœur Bernadette qui la cacherait sous son ample robe de nonne. Ses rêves d'évasion deviennent possibles devant chaque ouverture. Les portes qui descendent vers les caves, celles qui grimpent jusqu'aux terrasses lui donnent envie de sauter de sa selle et de se fondre dans la foule compacte des passants. Elle perd tout espoir lorsqu'elle voit la caravane de l'émir alignée le long du mur du caravansé-rail. Les chevaux qui ont du mal à traverser le désert sont renvoyés dans les écuries. Les chameaux les remplacent. Deux bras puissants soulèvent Élise et la déposent entre deux bosses. Elle voit le ciel basculer quand la bête se redresse sur ses pattes. Élise s'accroche au cou flexible qui fait une rotation complète sur lui-même pour se débarrasser des bras qui l'étranglent. La jeune fille hurle de terreur. Elle se serait jetée dans le vide si son regard n'avait croisé celui si apaisant de l'émir. Celui-ci donne l'ordre à un jeune chamelier de ne pas la quitter avant la fin du voyage.

La caravane s'ébranle, suivie par une horde de mendiants. Leurs doigts crasseux s'accrochent aux selles. Leurs supplications se transforment vite en litanie : « Jetez une pièce sur le chemin d'Allah », répètent-ils sur un ton implorant. La ville disparaît à mesure que la caravane constituée de cent bêtes et d'autant d'hommes s'enfonce dans l'arrière-pays. La marchandise est déchargée à chaque escale. Élise entend des noms de villes qu'elle oublie vite, car toutes se

ressemblent. Miliana, Kasr el-Boukhari, Djefla, Laghouat, Ghardaïa, puis le désert.

— Pourquoi l'émir n'habite-t-il pas la ville? demande Élise.

— Il aime le Sahara, berceau de ses ancêtres, lui répond son guide. Tous des nomades. Ils s'étaient fixés dans la palmeraie, il y a plus de cinq cents ans. Ils venaient d'Arabie. Ils ont apporté l'Islam sur le dos de leurs chameaux et le chant du muezzin dans le creux de leurs oreilles.

Le désert s'annonce par des hameaux couleur de terre et des palmiers poussiéreux. Les maisons à moitié écroulées, ou *kherbas*, n'appartiennent à personne. Le *khamsein*, le manque d'eau, ont fait fuir les propriétaires. Les dunes de plus en plus hautes annoncent la rupture avec le monde habité. Élise réalise qu'elle ne reverra plus sœur Bernadette et son cœur se serre jusqu'à l'étouffer. Sa vie se déroulera désormais de l'autre côté de cette étendue de sable. Le vent ajoute à sa panique. Lui, qui soufflait en sourdine tant qu'ils cheminaient à l'abri des murs, se déchaine dans cet espace ouvert. Il gifle les visages, fouette les djellabas et s'introduit entre le tissu et le corps. Les turbans lâchent un peu de longueur et viennent recouvrir les visages crispés. La caravane bruyante jusque-là, devient silencieuse. Les bouches qui s'ouvrent à la parole avalent des aiguilles de feu. La tête basse, les caravaniers marchent trois jours et trois nuits, ne s'arrêtant qu'aux heures chaudes de la journée quand le soleil transforme les ombres en taches rondes sous les pieds des marcheurs. La décision, en général, revient aux bêtes. Elles s'arrêtent brusquement, hument l'air de leurs narines mobiles, méfiantes, prudentes, puis s'accroupissent par terre. On leur donne raison, surtout lorsque entre deux

dunes, apparaissent les burnous bleus et rouges des nomades. Leur regard, lorsqu'ils croisent la caravane, est lourd de mépris. Ils crachent sur le passage de l'homme domestiqué par l'homme. Leurs rires sarcastiques éparpillent des monticules de sable. Ils fouettent violemment leurs montures pour échapper à la vue des sédentaires. Ils n'aiment pas l'émir du Ksar. L'homme vit dans un lieu fixe, entre des murs en dur, il dort toutes les nuits sous la même étoile et le même ciel. Il est stable et ils sont mouvants. Il est riche et ils sont pauvres. Ils lui reprochent de vendre ses dattes au lieu de les laisser aux oiseaux et à ceux qui traversent le désert.

Le sirocco se lève alors qu'ils sont sur la fin de leur voyage. La face tournée contre terre, les chameliers s'emmitouflent dans leurs couvertures dans l'attente que la tempête se calme. Seul l'émir affronte la cendre rouge, la tête haute, le visage découvert. Son *hiram* en laine, tissé par les femmes de sa tribu, recouvre la croupe de son chameau. C'est certainement lui qui donne au vent l'ordre de se taire, au sable de se calmer, lui qui a cassé la tempête tel un fétu de paille.

L'air devient d'une telle transparence, le regard atteint les plus lointains horizons. Tous les yeux fixent le même point : une tache verte dans tout cet ocre et ce blanc. Son apparition suscite une grande clameur. Les chameliers vont pouvoir retrouver leurs familles quittées depuis trois mois. La main en visière sur le front, Élise regarde dans la même direction. La tache verte est encerclée par une haute muraille. Une bâtisse blanche agrémentée de tours et de créneaux en occupe le centre. Un château en plein désert. La jeune fille se demande si elle n'est pas l'objet d'un mirage.

— C'est le Ksar, lui explique son guide. Nous habitons sous les tentes. Seule la maison de l'émir est en pierre. Qu'il soit transformé en statue celui qui ose l'imiter.

Le mirage se transforme en réalité à mesure que la caravane s'approche de l'oasis. Une lourde porte aux battants cloutés s'ouvre devant les voyageurs. Une foule d'enfants, de femmes et de vieillards déferle de tous les coins. Ils viennent accueillir ceux qui leur apportent le grain, les fils et l'odeur des villes. Le regard d'Élise va d'une tente à l'autre, de dimensions différentes tissées en poil de chameau.

La même gandoura blanche enveloppe les corps des hommes. La même ceinture bleue souligne les tailles. Les mêmes dagues pendent sur les hanches. L'oreille aux aguets, ils sont à l'écoute de leur maître.

— Dites à mon fils que je l'attends, et conduisez cette jeune fille chez les femmes. Mansour l'épousera demain. Que tout soit prêt pour la noce.

Les visages affichent le même sentiment de gêne. Mansour ferait bien d'épouser une fille de la palmeraie. La révolte gronde dans le cœur d'Élise qui n'a aucune envie de se marier. Elle voudrait protester mais aucun son ne sort de sa gorge. Pourtant elle savait ce qui l'attendait en suivant l'émir dans son Ksar. Le vieux serviteur qui la conduit auprès des femmes annonce son arrivée à travers un moucharabieh, avant de se retirer, la laissant devant une porte entrebâillée.

— C'est la fiancée du jeune maître, clame-t-il suffisamment haut pour être entendu de tout le palais. Il l'épouse demain, à la tombée de la nuit.

Des femmes de tous âges dévisagent Élise qui tombe de fatigue. Les yeux soulignés de khôl la fouillent de la tête aux pieds.

— C'est une *oueled*, une enfant, répètent les lèvres brunes.

— Une *touffla*, ses seins sont aussi gros que des noix de Tammouz.

— Pas un poil sous les aisselles, renchérit une autre. Zulma sera contente : rien à épiler.

Elles rient en chœur. Les seins opulents tressautent sous les robes. Élise passe de main en main. On l'entraîne au hammam, on la déshabille, on s'extasie sur sa blancheur et sur le grain de beauté niché au creux de sa taille. Ses longues tresses blondes sont défaites par les doigts impatients, lavées, puis ointes d'huiles et de parfums capiteux. Les paumes de ses mains sont teintées au henné. De henné aussi, la plante des pieds, censés marcher nus. La teinture rouge protège des infections et des morsures des serpents.

Le corps d'Élise suscite une dernière réflexion dont elle ne comprend pas le sens.

— Ses hanches sont aussi étroites que celles d'un *gholam*. Elle a des chances de plaire à Mansour.

— Qu'est-ce qu'un *gholam* ?

— Un garçon.

Elles pouffent de rire dans leurs mains.

Le rire se brise lorsqu'elle leur demande de lui parler de Mansour. Les regards se consultent derrière les voiles, se fuient. Ils se diluent dans leur khôl. Les réponses, évasives, sont aussi troubles que l'eau du bain.

— Mansour est à la fois bouc et papillon, avance l'une. Il donne des coups de corne puis s'envole. Il fait semblant d'aimer. Aucune fille n'a pu le saisir jusqu'à ce jour.

— C'est une sauterelle, ricane une autre. Il ravage le champ sur lequel il se pose. Il laisse la destruction et le *kharab* derrière lui. Une fille s'est suicidée parce qu'elle avait cru qu'il l'aimait.

— Ne les écoute pas, riposte une troisième jusque-là muette. Mansour n'est pas mauvais. Je le connais mieux que personne. C'est un palmier hybride. Ni mâle, ni femelle. Il est incapable de donner des fruits. L'apparence est belle, mais le goût est si âpre.

Une vieille qui grignotait des pépins s'essuie la bouche du revers de sa manche et réprimande les médisantes.

— Cessez de jeter le trouble dans le cœur de cette enfant. Autant empoisonner l'eau d'un puits.

Elles baissent les yeux, honteuses, et se dirigent vers la *maïda*¹. Le dîner est servi sur un grand plateau en cuivre : un mouton entier est couché sur une montagne de riz au safran. Élise admire la dextérité des femmes qui roulent les boulettes entre leurs doigts puis les lancent dans leurs bouches d'un geste rapide. Elle aurait mieux apprécié l'exquise nourriture avec une fourchette. Sa maladresse suscite l'hilarité de ses camarades qui insinuent hypocritement qu'elle est peut-être plus adroite au lit. Le repas terminé, elles l'entraînent vers la chambre conjugale et la lui montrent en cachette. Elle devait la découvrir le lendemain seulement, après ses noces.

1. Maïda : table.

— Tu dors dans le pavillon des femmes ce soir. Nous t'offrons une natte, un *hiram* et des chuchotements dans l'obscurité.

Élise sombre dans un sommeil profond que le bavardage de ses voisines n'arrive pas à altérer. Le bruit du vent dans les palmiers la réveille de bonne heure. Elle se penche à la fenêtre et découvre la palmeraie à la lumière du jour. Jeunes et vieux vaquent à la besogne. Les enfants apportent du bois aux mères accroupies devant le feu. Des marmites posées en équilibre sur les pierres, se dégagent des odeurs de cumin et de curcuma. Les relents attirent les enfants et les chiens. Les filles se dirigent vers le puits situé au fond de la palmeraie. Leur jarre en équilibre sur leur tête, elles ondoient des hanches tout en gardant le buste droit. Leurs boucles d'oreilles scintillent au soleil. La démarche altière devient provocante au passage d'un homme. Les langues humectent les lèvres sèches, le regard se fait insistant. Elles feignent d'ignorer l'homme tout en le scrutant de la tête aux pieds. Leur corps qui ondoie sous les palmiers ruisselle de sueur et de sensualité.

Leurs rires cascotent autour du puits et apportent une note de fraîcheur à ce monde torride. Élise pense aux rires de ses camarades, la nuit dans le parloir, lorsque la surveillante éteignait les lumières. Des rires aigus et bas alors que ceux des filles du désert sont hauts et sonores. Elles ne semblent pas pressées de rentrer. Elles ont toute la journée devant elles pour aider leurs mères à touiller le riz, laver les gamelles, rentrer les petits frères et sœurs, puis cacher les braises sous la cendre en attendant le prochain repas.

Le soleil qui a accompli la moitié de sa course dans le ciel assomme les habitants de la palmeraie. Ils déjeunent

vite puis font la sieste. Élise à sa fenêtre, voit des corps allongés à travers l'ouverture des tentes. Les ustensiles de cuisine accrochés aux poutres luisent doucement dans la pénombre. Toute à sa contemplation de ce monde silencieux, elle n'entend pas frapper à la porte. Ses camarades sont là, rieuses, parées de leurs atours. Elles l'ont laissée dormir jusqu'à midi. Elle a besoin de prendre des forces en prévision de la nuit qui l'attend. Elles pouffent dans leurs mains et derrière leur voile. Élise est priée de leur raconter son dernier rêve, celui qui précède la nuit de la *Dahkla*, présage de l'avenir du couple. Elles lui demandent aussi si ses seins ont grandi au cours de son sommeil, le désir gonfle les mamelons des femmes et l'entre-jambe des garçons. La vieille les rabroue. Elle en a le droit. Elle est la grand-mère du fiancé qu'elle a élevé depuis la disparition de sa mère, morte en couches. Oum Chahid a horreur des insinuations obscènes. Elle connaît mieux que personne les travers et les faiblesses de son petit-fils. Elle est convaincue qu'il sera sauvé par le mariage qui le détournera des mauvaises habitudes dues aux fréquentations malsaines. Une fente appétissante donnera à Mansour le goût de la femme. C'est elle qui lance le premier youyou quand apparaît le bossu Omrane, chargé de porter la mariée sur son dos. La coutume veut que ses pieds n'effleurent pas le sol. Élise traverse les couloirs et les salles juchée sur une bosse. Un siège aussi haut qu'un trône l'attend dans la salle de réception. Sur le siège à côté, Mansour vêtu d'un saroual en soie. Il n'a pas un seul regard pour elle. Il paraît plus jeune que son âge. Le visage doux peut être celui d'une fille. Elle ne voit que son profil, pâle, aux longs cils recourbés. Il scrute la fenêtre à la recherche de quelqu'un. Ses yeux s'illuminent. Un

grand garçon aux cheveux bouclés lui sourit derrière les barreaux.

— C'est son pâtre, murmure-t-on autour d'elle.

Le regard du pâtre porte toute la tristesse du monde, celui du marié ne l'est pas moins. Il baisse la tête dans un geste de soumission et d'accablement lorsque l'imam lui annonce qu'il a pris pour épouse la dénommée Amina. Élise est soulagée. Mansour épouse une autre fille, une Amina qui doit faire partie de l'assistance et qui ne va pas tarder à se manifester pour la remplacer sur ce siège ridicule. Elle se sent brusquement en paix avec elle-même et les autres. Mais la voix agacée de l'imam, les regards inquiets de la foule l'embarrassent. Que lui veut-on? Trois femmes lui font signe de dire oui. Elle n'a qu'à imiter le geste de leur tête si la parole lui fait défaut. Elle hoche la tête pour ne pas décevoir celles qui l'ont si gentiment accueillie hier, lavée, coiffée et parfumée. Elle obéit pour ne pas décevoir. Les youyous bruissent entre les murs, sortent par les fenêtres vers les palmiers qui se balancent mollement sous le ciel. Les langues alertes, infatigables qui frémissent à l'intérieur des bouches évoquent des serpents enchaînés. Une sueur glaciale ruisselle le long de son dos. Elle bascule en arrière, ses bras brassent l'air comme s'ils cherchaient à s'y accrocher. Sa chute suscite un grand vacarme. Une odeur amère la ramène à elle. On brûle du *djaoui* pour chasser les esprits maléfiques capables de s'interposer entre les nouveaux époux. On égorge cinquante coqs dans la cuisine pour s'assurer la protection de la gardienne des foyers. Les mendiants auront leur part du festin : les pattes, les ergots, les gésiers.

— Retiens ton nom, lui glisse l'émir dans l'oreille avant de disparaître. Tu t'appelles Amina à partir de ce jour.

Amina ou fidèle. L'émir n'aime pas l'agitation. Les fêtes l'ennuient. Le bruit des tambours lui donne des maux de tête, les youyous percent son tympan. Il a tant de fois assisté au spectacle des cavaliers dansant devant son perron. Ils se cachent jusqu'à la dernière minute derrière les arbres, et n'interviennent qu'au signal de leur chef. Leur cavalcade effraie et exalte les enfants. Leurs batailles simulées, leurs cris sauvages terrorisent les filles et les femmes. Les chevaux dressés sur leurs pattes arrière gesticulent au-dessus des têtes. Les tambourins les excitent. On doit les attacher autour des troncs pour laisser la place aux musiciens. Le chant bédouin, si mélancolique, fait pleurer Élise. À quoi ressemblent leurs chants funéraires, si celui de leurs mariages est si triste ? se demande-t-elle.

Le son des tambours n'empêche pas la phrase venimeuse de frapper son ouïe : « Elle aurait mieux fait d'épouser le père, le fils aime les garçons ». À quelle bouche attribuer ces propos ? Élise passe en revue tous les visages. Ils sont impénétrables sous leur masque de henné. On prendrait ces femmes pour des momies sans l'or qui ruisselle autour de leur cou et de leurs poignets. Les orbites creuses sont celles d'une momie. Que fait-elle parmi ces gens qui ne lui ressemblent pas, si loin de sœur Bernadette ? La jeune fille cherche du secours auprès de son jeune époux, mais celui-ci détourne le visage lorsque leurs regards se croisent. Elle comprend que la cérémonie est terminée en voyant le bossu qui lui offre son dos. Élise se retrouve prisonnière de la chambre nuptiale. Le bruit de la clé résonne dans sa tête. Le vent qui pénètre par la porte entrebâillée affole la flamme de la lampe posée dans un angle de la chambre. Mansour voit une silhouette rigide, au bord du lit. La fille a

peur. Ses épaules tressautent sous la soie blanche de la gandoura. Le bruit de la darbouka se fait assourdissant à mesure qu'il s'approche d'elle. Les joueurs de tambourin ne doivent pas être loin. Les oreilles des derniers invités essaient de traverser les murs pour saisir le cri qui doit fuser de la chambre nuptiale.

« Enfonce-la. Plante ta verge là où la chair est rose et tendre, tel le couteau dans le cou de la chevrette. Pourfends la fille. » Mansour s'adosse à la porte qu'il a refermée derrière lui. Des ricanements strient la nuit à mesure que le temps passe. L'appel au viol se fait plus pressant. Des voix s'élèvent derrière la porte et invitent à la pénétration.

« Sors ton épée, ton zob, Mansour. » « Brandis ton bâton. » « Vide-toi de ton jus. »

Mansour se bouche les oreilles de ses mains pour échapper à l'obscénité. Il s'allonge sur le lit, tourne le dos à Élise, fait semblant de dormir. Elle s'étend à côté de lui en faisant le moins de bruit possible. Elle dort recroquevillée. Parfois, elle scrute l'obscurité pour s'assurer qu'il est toujours là. Mais il fait le mort. Mansour sursaute lorsque des cailloux giflent les volets peu après minuit. Il court vers la fenêtre, discute avec la voix qui l'appelle dans le noir, lui fait part de ses réticences.

— Je suis là pour t'attraper, lui susurre l'autre. N'aie pas peur. Tu n'as qu'à te laisser glisser le long du tronc du palmier.

— Je pourrais tomber et me tuer.

— Demande-lui de t'aider.

Mansour se tourne vers Élise et lui adresse la parole pour la première fois.

— Aide-moi à me hisser sur le palmier. Et pas un mot à mon père, je te répudie si jamais il l'apprend.

Élise hoche la tête d'un air entendu. Sa main droite ramène le plus près possible une branche du palmier. La gauche aide Mansour à l'étreindre. Le bruit du feuillage qui fouette les volets est suivi d'une glissade. Élise voit deux silhouettes s'éloigner dans la nuit. Elle reconnaît le pâtre à sa tête bouclée. La lanterne qui pend à son bras éclaire une fente de la muraille. Il s'y introduit en rampant. Mansour le suit. Ils sont à l'extérieur de la palmeraie, dans le cimetière engorgé de sable. Une stèle les efface de la vue d'Élise.

Le chant du muezzin la réveille. La première aux accents sauvages lui rappelle, celle angélique, du couvent. L'angélus arrêta toute activité. Les religieuses joignaient leurs mains pâles et priaient les yeux fermés. Élise gardait les siens ouverts. Elle avait peur de perdre sœur Bernadette de vue. Qu'aurait pensé la religieuse en la voyant dans ce lit: mariée sans époux, épouse et pourtant vierge? L'absence de Mansour n'étonne pas les femmes, venues prendre des nouvelles de la jeune mariée. La coutume veut que l'époux apparaisse après le *maghreb*¹ et disparaisse avant le *sobh*² sept jours de suite. Leur étonnement va au drap non maculé de sang.

— Mansour ne t'a pas...?

Les doigts désignent l'entre-cuisse de la jeune fille.

— C'est là qu'il est entré?

— Ou peut-être là, explique une autre, vu ses habitudes. Et elle montre les fesses.

1. Maghreb : coucher du soleil.

2. Sobh : matin.

Les visages affichent un air désolé. Le mutisme d'Élise les agace :

— Il ne t'a pas percée ? demande Aïcha.

— Il ne t'a pas ouverte ? enchaîne Assia.

— Son bâton n'a pas pénétré dans ton trou, renchérit l'obscène Haoula en pouffant de rire.

Élise secoue la tête dans les deux sens : un oui ponctué d'un non. Elle ne veut pas nuire à Mansour. Elle sera son amie, sa complice.

Le drap, non marqué par le sceau du sang, passe de main en main. Rien à montrer à l'émir. Il sera déçu. Les pas s'éloignent vers le pavillon du maître des lieux, qui va demander des comptes. Lequel des deux époux s'est soustrait à son devoir ?

* Titre provisoire d'un roman qui sera publié en novembre 1995 aux éditions Jean-Claude Lattès.

DAVID DORAIS

Et toute cette sorte de choses...

ESSAIS

DE LA MONSTRUOSITÉ

La science possède un vaste champ d'études et une excroissance de celui-ci constitue le sujet de la tératologie : ce sont « les anomalies et les monstruosité des êtres vivants ». Nous y voilà donc ! L'existence même de cette science est l'un des plus grands aveux de l'humanité : « Oui, nous sommes autant fascinés par l'horrible que par le beau. » C'est un mensonge éhonté que d'affirmer que le laid répugne et que notre instinct premier est d'en détourner les yeux. Le laid provoque la même émotion que le beau : une curiosité morbide, un intérêt de monomane et une certaine inquiétude devant ce qui n'est pas humain.

Foul is fair, a dit Shakespeare.

Nous avons soif de laid, nous sommes dévorés par un appétit immodéré pour les images répugnantes. On observera un visage angélique avec la même fascination qu'un visage monstrueux. Le laid séduit. On peut imaginer qu'une vamp avec un œil surnuméraire ou une plaie

suintante dans la joue crèverait l'écran et susciterait autant de dévotion que la plus belle *top-model*. J'ai entendu parler d'une fille qui était la coqueluche de son école : son bras gauche se terminait par un moignon qu'elle coiffait d'un crochet.

DU PAYSAGE

Sur bon nombre de tableaux, on ne peut que gloser stérilement, et leur vraie signification nous échappe. L'une de ces énigmes de l'art est la *Joconde*, et il en est une particularité fort remarquable: la moitié gauche du visage de Mona a un air attristé, tandis que la droite est rieuse. Curieusement, le paysage en arrière-plan se module en harmonie avec la figure centrale: à gauche, c'est une basse vallée où s'étire un morne cours d'eau et à droite, de hauts sommets dentelés; les deux moitiés de paysage sont absolument incompatibles, la triste vallée et les pics triomphants.

Léonard de Vinci semble suggérer que les humeurs de l'homme sont en étroite relation avec son environnement. Elles changent le paysage, le réarrangent jusqu'à composer une topographie surnaturelle. Ou bien, la nature peut transformer l'homme jusqu'à instiller en lui deux humeurs contraires.

Un paysage pluvieux vaut dix fois plus qu'un paysage ensoleillé. Celui-ci témoigne d'une joie béate, d'une indifférence stupide et satisfaite, tandis que celui-là est signe d'une inquiétude douce et fertile et d'une odeur d'âme riche et parfumée. Mais peut-on espérer modifier le temps par nos seules émotions? Bien sûr, si elles sont assez fortes: tout le monde naît au printemps et meurt en automne.

DU TEMPS

L'image est déjà vue : le temps est un fleuve qui coule. Pourtant, s'est-on déjà interrogé sur la pertinence de cette image ? En l'examinant, on découvre qu'elle signifie tout le contraire de ce que l'on conçoit a priori. Car, en nous imaginant plongés dans l'onde, le fil du temps s'écoule pour nous d'amont en aval. Ce qui est devant nous, ce qui est sur le point de se produire et de nous rencontrer, c'est la vague provenant de l'amont. L'amont, donc, est le futur et, en poursuivant notre raisonnement, la fin du monde est la source du fleuve. De même, l'origine du monde se situe au niveau de l'estuaire, où toutes les eaux se répandent et s'effilochent. En conséquence, le temps s'écoule du futur vers le passé.

N'est-ce pas une étrange pensée, que le futur conditionne le passé ? Cela implique que depuis l'émergence du temps, notre destin est fixé et qu'il coule paisiblement vers nous pour s'accomplir. Une fois l'oracle réalisé, ce qui vient de se passer est emporté par le courant pour aller se jeter dans l'immense océan des souvenirs.

Cette image détermine deux types d'attitude face à la vie : certains font face à la vague, luttant de front avec leur futur et oubliant leur passé, alors que les autres se laissent aller au gré du courant, dérivant vers les souvenirs et tournant le dos à l'avenir.

DE LA LUNE

D'où vient-il que l'on remarque si souvent la pleine lune, alors qu'une nuit sans lune passe inaperçue ? En effet, on voit venir de loin, sur l'éphéméride, cette boule grasse et on se plaît à la remarquer dans le ciel, tandis qu'une mystérieuse malédiction semble condamner à l'oubli les nuits dépourvues de poids lunaire. Mais voilà justement la solution (car on se trompe depuis des siècles) : la lune n'est pas massive, elle est entièrement vide, c'est un trou !

Un trou par où s'écoule le fluide nocturne ; lors des nuits sans lune, le fluide ne peut s'épancher que par les minces trouées des étoiles, si ridiculement étroites que cette liqueur somnifère finit par s'entasser contre la voûte céleste et par peser sur l'âme humaine, qui ne peut que s'endormir. Si l'on arrive à lutter contre le sommeil, on remarquera alors que la concentration nocturne est plus élevée et l'on sentira fermenter quelque chose de trouble et de terrifiant, la substance même de la nuit

Par contre, lors de la pleine lune, le débit est à son maximum, les flots sombres se ruent à travers ce trou béant. L'âme à ce moment manque de sommeil et doit rester éveillée. Toute la nature semble aspirée vers le haut, entraînée par le courant, tout paraît plus éthéré, et la lune tire du sol les parfums lourds et enivrants.

C'est aussi pour cela que l'on associe la folie à la lune : comme elle agit sur les marées, elle agit sur l'âme humaine et tire des profondeurs les échos démoniaques ou divins jusque-là assourdis par la couche friable de la conscience.

DE L'ARBRE

L'arbre est le composé unitaire de la nature. Là où une plaine herbue ou un cours d'eau sont vides et ennuyants lorsque considérés seuls, l'arbre, en tant qu'élément paysager, se suffit à lui-même, il est « beau en soi ». La fleur en est une forme atténuée, plus raffinée, certes, mais moins monumentale.

Et quelle terreur nous prend lorsque, pendant un orage, on le voit vaciller, et quelle émotion nous anime quand une brise fait onduler son branchage ! C'est qu'intuitivement, nous comprenons que l'arbre est à l'image du monde. La mythologie nordique — la cousine pauvre, la parente barbare de la mythologie grecque — ne s'est pas trompée en plaçant le monde dans l'Arbre d'Yggdrasill : les dieux trônaient au sommet, sur les hommes qui marchaient sur la tête des nains, sous les pieds desquels se tortillait l'immonde serpent Nidhogg.

On croit aisément que cette haute partie toute bruisante est digne des dieux. De même, on imagine ce qui se cache entre les racines de l'arbre qui fouaillent les entrailles de la terre : des bestioles et des vermisseaux. Comme le lumineux a son refuge dans les branches, l'obscur se terre dans le complexe radiculaire.

Et le tronc vient mettre un terme à ce résumé cosmique : son élancement témoigne de l'évolution inéluctable du monde et de sa progression vers la fin ultime.

CLAIRE MARTIN

Combien j'ai douce souvenance

CONFÉRENCE

Depuis le Grand Bé, l'îlot rocheux où il repose sous une dalle anonyme, Monsieur de Chateaubriand me pardonnera, peut-être, de lui prendre ce premier vers de la romance qu'il écrivit en pensant à Lucile qu'il avait tant aimée. Le « joli lieu », dont je veux vous parler est situé tout à l'autre bout de la France.

Je le dis à tous ceux que j'aime : s'il vous est accordé, ne fut-ce que peu de temps, de vivre à Cabris, si vous pouvez le faire avec une personne aimée, à une saison où les Parisiens (traduisez : les touristes, d'où qu'ils viennent) ne sont pas là, si en plus vous avez la chance de connaître un peu l'histoire de ce village, si vous savez par où il faut passer pour mettre vos pas dans ceux des écrivains célèbres et chéris qui l'ont fréquenté, si tout cela vous était donné, je ne vous plaindrais pas !

Vivre dans une ville, un village, un lieu-dit, dont il y a beaucoup de choses à dire, c'est un privilège et si ces choses sont toutes aimables, c'est encore mieux. Il y a plus d'un an on m'avait demandé d'écrire sur Québec un texte

qui attend la Saint-Glinglin, quelque part. Peu importe. C'est en le faisant que je me suis aperçue non pas que j'aime Québec, je le savais, mais du grand nombre de raisons que j'ai de l'aimer. Vous allez voir incontinent que, pour Cabris, les motifs ne me manquent pas, non plus, et, que l'un n'empêche pas l'autre.

C'est un village situé dans la région grassoise. Curieusement, si nous allions souvent à Saint-Cézaire-sur-Siagne, à Saint-Vallier de Thiey, au Tignet et bien d'autres lieux plus éloignés encore de Cannes où nous vivions depuis deux ans, nous n'avions jamais mis les pieds à Cabris. Puis, en septembre 1974, nous y avons acheté une maison et nous avons décidé de quitter Cannes qui est pourtant bien jolie. C'était par une douce journée d'automne; les rues étaient silencieuses; quelques très vieilles dames, aux fenêtres, nous regardaient passer accompagnés de l'agent immobilier qui s'appelait Martin, lui aussi. Heureux présage.

La maison, fort ancienne (les environs de 1700) nous plut tout de suite: une extrême simplicité, des murs épais, de vieilles poutres, une porte d'entrée superbe (cent cinquante ans d'âge) la plus belle du village et la mieux conservée car elle méritait les plus grands égards.

Il y a un plaisir et même un peu plus, un bonheur incomparable à vivre dans une maison qui existe depuis deux ou trois cents ans. Tout y est simple et solide. Les vieilles du village l'ont toujours vue et elles vous racontent les diverses transformations subies au cours du temps.

— Quand ma pauvre sœur (pauvre signifie qu'elle est morte) vivait dans votre maison, il y avait trois petites pièces au lieu d'une grande. Elle est morte dans celle du milieu, près de la fenêtre, ici, me dit la vieille Madame

Mamer. Elle fait quelques petits pas, quelques repentirs comme pour se placer à l'endroit exact. Elle semble émue comme si sa pauvre sœur n'était pas morte depuis plus de soixante ans. Je la regarde en silence avec autant de sympathie qu'il m'est possible d'en manifester pour cette mort ancienne. Puis, elle a un petit rire ironique.

— Le sol, il était en tomettes rouges. Les Anselme quand ils ont acheté, l'ont fait refaire en marbre. Madame Anselme était italienne, vous comprenez...

C'est l'évidence même : le marbre et les Italiens — Michel-Ange, Donatello — tout cela amène la fin des tomettes. Madame Mamer a un geste coupant et sort en jetant :

— Ils sont venus nous faire la guerre, les Italiens. On les a eus ici...

C'est vrai. Et lorsqu'un trait fut tiré sous cette sinistre période, les Cabriens se sont quand même dit que, par comparaison, ils avaient eu une sorte de chance de n'avoir eu que les Italiens, eux. Or donc, ils sont partis. Il faut croire qu'ils avaient gardé, je les comprends, un souvenir charmant des villages provençaux, car ils sont revenus par familles entières. Ils «font» maçons pour la plupart et quand l'un d'eux est devenu assez à l'aise pour se construire une maison, toute la parenté s'y met. Les soirs d'été et les fins de semaine, on les voit à dix ou quinze la monter en un rien de temps dans la campagne avoisinante. Cependant, les vieux parents restent au cœur du village. Par nos fenêtres ouvertes, nous les entendons, les vieux, tenir leurs propos mi-français, mi-italiens, sans compter les termes strictement régionaux. Maria, ma femme de ménage, me dit que sa fille «s'en re-va», la *settimana* prochaine. Cette fille a épousé un Allemand. Maria m'en parle souvent parce qu'elle croit que

le Canada est situé en Allemagne (elle n'a jamais vu une carte géographique de sa vie). Elle n'est pas très contente de ce mariage, car son gendre, me dit-elle, ne lui « amène » sa fille qu'une fois par année. Le ton est plein de reproche. Ce sont, dans l'esprit de Maria, les maris qui amènent leurs femmes qui, autrement, ne bougent pas.

Maria a pour voisins les Candiloro. Madame Candiloro se prénomme Maria de la Montagne et tout le village l'appelle Montagne, tout court. Cela lui va bien : elle est laide avec une sorte d'ampleur. On est loin de Lollobrigida.

Cet italianisme subsiste aussi, parfois, chez des Cabriens qui ne sont en France que depuis la toute fin du XV^e siècle. Ils sont encore tout imbibés de leur lointaine ascendance. Prenez Madame Elise : la voilà veuve un de ces matins. Mon mari et moi allons aux funérailles — nous allons à toutes les funérailles, c'est l'usage. Aussitôt installée dans le premier banc, devant, voilà Madame Elise transformée en pleureuse méditerranéenne et qui se met à crier « comme un chat malade » dit ma voisine. Les gens comme nous, dont l'arbre généalogique a poussé d'abord en Normandie, en Champagne, en Île-de-France, tous pays froids où l'on est retenu et coincé, avec trois cent cinquante ans de Canada par là-dessus, nous trouvons le déroulement des événements bizarre. Nous n'avions encore rien entendu. Au cimetière, Madame Elise se précipite sur le cercueil en criant — avec les tournures provençales : « Ah ! que tu t'en vas ! Ah ! que tu me quittes ! que tu me laisses ! Ah ! que j'ai plus qu'à mourir ! » Mon mari et moi n'avons pas demandé la fin. Nous nous sommes défilés prestement, les joues raidies par l'effroi du fou rire. Le plus surprenant, peut-être, c'était que l'objet de ces reproches passionnés, celui dont

l'absence serait si insupportable, celui qui était si vivement déploré, quittait de son vivant la maison dès potron-minet, à l'ouverture du café et ne revenait qu'à huit heures du soir, avec un bref intermède entre midi et une heure. Il ne buvait pas. Il s'asseyait avec les hommes.

Un des attraits de Cabris, c'est la Promenade Saint-Jean où marcher est si revigorant. Elle part de la place du village et s'allonge sur plusieurs kilomètres. Elle est jalonnée d'histoire... de l'histoire du village sans plus. On passe d'abord devant la maison de Monsieur Maccary. Comme beaucoup de portes de la région, le linteau est gravé de la date de la construction. 1815! On ne peut s'empêcher de penser au retour de l'île d'Elbe, à la route Napoléon qui passe juste au-dessus. — «Ce n'était pas une année bien tranquille pour construire, Monsieur Maccary!» — «Oh! vous savez, nous, le Corse on s'occupait pas.» Ah! ce n'était pas comme à Saint-Vallier de Thiey, au-dessus de Cabris, où chaque commerce porte un nom qui fait allusion au Corse, même le café où on peut lire: «C'est ici le seul endroit où Napoléon ne s'est pas arrêté.»

Sur la promenade, les gens nous parlent volontiers. Les premières fois, ils se contentent du rituel «Messieurs-dames». Avec le temps, ils deviennent plus causants. Ils ne font pas de confidences; ils passent des remarques.

— L'Allemand, là, qui se fait la grosse villa, il a pas peur de la perdre un jour de guerre?

Pour se manifester de façon aussi détournées, les rancunes ne sont pas moins vivantes.

Un peu plus loin, nous passons devant une jolie villa de pierre «Les Fioretti». C'était là que vivait et que mourut à 97 ans Madame de Saint-Exupéry — madame mère.

Consuelo, comme les gens du village appellent la femme d'Antoine de Saint-Exupéry, pour se donner des airs d'intimité flatteuse, ne vivait pas à Cabris. Cependant, elle venait tous les ans déposer des fleurs au pied de la colonnette dressée sur la petite place Saint-Exupéry.

Comme nous passons, Madame Mamer dit à sa voisine :

— Consuelo elle est venue. Tu vas voir les fleurs.

— Ah ! et elle était accompagnée ?

— Ah oui — très jolis garçons !

— Comme d'habitude, alors...

Et à notre intention :

— Ce n'est pas médire, c'est que la vérité. Il faut bien profiter..

La maison la plus célèbre de la promenade Saint-Jean (et connue dans tous les milieux culturels de France à l'époque) c'est la Messuguière. Je devrais dire que c'était la Messuguière, non pas qu'elle ait changé de nom mais parce qu'elle a abandonné sa merveilleuse vocation première. C'est une très belle et vaste demeure qui fut construite par les époux Mayrish — amis d'André Gide — pour accueillir des hôtes payants venus là pour travailler en solitude à un livre, une pièce, une thèse. Un de mes amis, André Frère, par exemple, y a passé un hiver pour écrire quelques-unes des pièces de son théâtre à une voix. Gide, Martin du Gard, André et Clara Malraux, Camus et combien d'autres y sont venus pendant et après la guerre. Tous ces personnages étaient des amis des Van Rysselberghe... Et me voilà arrivée au plus passionnant.

En revenant sur nos pas, nous rencontrons, à gauche, le chemin des Audides. C'est tout en haut de ce chemin que

se trouve la villa que se sont fait construire Elisabeth van Rysselberghe et son mari Pierre Herbart vers 1930 ou 31. Elisabeth, c'est la fille de l'auteur des Cahiers de la Petite Dame et c'est la mère de Catherine Gide. Je n'ai rencontré Catherine Gide qu'une seule fois, rapidement, assez toutefois pour contempler avec plaisir une ressemblance évidente, mais j'ai vu sa mère deux ou trois fois. Je suis allée chez elle; une très jolie maison où trône, bien sûr, un beau buste d'André Gide. Et c'est en tournant tout autour que j'ai constaté que cet homme était plus beau de profil que de face, ce qui est rare. Mais Gide était un être rare de toutes façons. Je le regarde et je dis en riant de contentement :

— Ah! Bypeed? Comme il est beau!

J'aimerais toucher, le nez surtout qui est fin et droit, mais je n'ose pas.

Tout l'après-midi, nous parlons toutes les trois — il y aussi une amie qui m'a amenée là — des petits-enfants de Gide dont hélas, aucun n'est français, de la correspondance qui n'est pas encore complètement publiée, des rééditions.

— C'est bien ancien tout ça, me dit-elle.

Et je me demande si elle parle de l'œuvre de Gide ou de cette nuit sur la plage d'Hyères où il a prouvé que, si on le lui demandait poliment, il pouvait faire honneur aux dames.

Je n'ai jamais fait le décompte de ses séjours à Cabris. Ils sont nombreux et si vous relisez le Journal et la Correspondance avec Roger Martin du Gard, vous lirez beaucoup de propos sur Cabris.

Pour en avoir un peu parlé avec des Cabriens, j'ai compris que la présence de trois prix Nobel de littérature — Gide, Martin du Gard et Camus — déambulant les uns et

les autres dans les rues du village ne leur avait pas laissé une impression ineffaçable, non plus que celle, plus tard, des trois Nobel de médecine : Jacques Monod, François Jacob et André Lwoff. Parfois, quand nous étions assis à la terrasse de *La Chèvre d'Or* mon mari et moi, en fin d'après-midi, buvant une petite anisette, nous nous disions qu'ils s'étaient assis à la même table... Nous étions bien les seuls...

Si on s'éloigne un peu, les alentours de Cabris sont eux aussi bien équipés en fait de souvenirs. En allant vers Grasse, sur la gauche, on voit d'un peu loin ce que les habitants appellent le château de Cabris. C'est plutôt une vaste maison du dix-neuvième siècle qui fut construite pour un prince russe, le prince Loubanof, qui venait y passer des hivers plus cléments qu'à Moscou. Il était fort heureusement là quand, au printemps, la révolution commence en Russie. Bien à l'abri et tout et tout ! Arrive Kerensky au pouvoir en septembre 1917. Loubanof croit qu'il peut rentrer avec sa famille et sa domesticité. L'intermède Kerensky ne dure qu'un mois ou deux et en octobre tout le clan Loubanof est massacré sauf une femme de chambre — une Polonaise nommée Oussakovski — qui réussit non seulement à se sauver mais à rejoindre Cabris, seul endroit paisible où elle avait des amis. Cela lui prit deux ou trois ans qui furent, je le suppose, fort difficiles à traverser. Si cela avait été facile ça n'aurait pas été si long. Le curé Baillet la prit à son service. Elle est morte à Cabris bien des années plus tard. On voit sa tombe, souvent fleurie au cimetière. Parmi les Daver, les Roustan, les Funel, son épitaphe a l'air bien exotique.

Cabris, c'est le point extrême de la culture de l'olivier. Plus haut, il n'y a plus que quelques individus isolés

qui ont l'air d'être là par défi. Tous les oliviers de la Côte ont subi, lors des grands froids de 1956 et de 1970, des dommages qui semblaient irréparables. Mais s'il prend environ 25 ans pour atteindre sa maturité et sa pleine production, l'olivier est presque indestructible. Après trois ou quatre ans de mort apparente, parfois, il se réactive et repart pour plusieurs centaines d'années. On m'a dit qu'ils sont soigneusement répertoriés, dénombrés, et qu'il est interdit, même au propriétaire du sol où ils poussent, de les couper. S'il y en a là où vous voulez construire votre maison, il vous faut les déplacer. Or, déterrer, déplacer et resituer quatre ou cinq arbres adultes, cela demande un outillage important, et des spécialistes pour faire le travail. Entreprise onéreuse. La municipalité envoie un inspecteur avant et après. Il n'est pas question d'y couper...

Naturellement, ceux à qui appartiennent ces prima donna ramassent pieusement les olives quand elle sont mûres et les portent au moulin à l'huile. On vous les pèse et on vous donne l'équivalent en huile, moyennant le prix du travail. Il y a des vétilleux qui exigent l'huile de leurs propres olives. Pour notre part, nous qui n'avions pas d'oliviers, nous n'apportons que nos bouteilles vides qu'on nous remplissait à même la goulote percée au bas de la cuve. La première huile n'est pressée que par le poids même des olives; aucune pression brutale. C'est de cette façon qu'elle devient l'huile extra-vierge.

Au début du siècle, il y avait encore beaucoup de moulins à l'huile. Je n'en sais que deux : l'un à Spéracèdes, l'autre à Saint-Cézaire. Peut-être est-ce encore un autre qui fut la propriété de Thaddée Nathanson célèbre fondateur de la Revue blanche avec Alfred Edwards, le deuxième mari de

la fameuse Misia, le premier ayant été Natanson lui-même — à Cabris, on retombe tout le temps dans la littérature—. Misia, par la suite, épousa le peintre José-Maria Sert. Tous des millionnaires ! Il y a des femmes, comme ça qui ne réussissent à plaire qu'aux hommes riches ! Mais ce sont là d'autres histoires qui ne prouvent qu'une chose : c'est que Cabris, petit village de six cents habitants, en a vu passer du beau monde !

Cela avait commencé dès l'occupation romaine, deux ou trois siècles, avant notre ère, occupation qui n'a laissé qu'un cippe et, dans la campagne, un court bout de route pavée à l'oblique. Puis, ce furent les moines de Lérins qui, vers 410, s'installèrent en contrebas du village où subsiste un bout de mur. Vint la grande peste (mais toutes les pestes furent qualifiées de grandes) de 1340. Non seulement les moines disparurent mais le pays tout entier se dépeupla. On dit que Cabris fut tout à fait inhabité pendant 150 ans. On dit aussi que le repeuplement vint d'Italie où les seigneurs de Mons, de Grasse, de Cabris sont allés chercher des immigrants, déjà, vers 1492. C'était une année où il se passait plein de choses.

Jusqu'à la révolution il y avait un château à Cabris, un vrai celui-là. La dernière châtelaine, la marquise de Cabris, était la sœur de Mirabeau. Elle était très belle. Mirabeau en contrepartie était si laid que même moi, à huit ans, je savais déjà cela. Ce que je n'ai appris que bien plus tard, c'est qu'il était incestueux. Soyons indulgents. Il croyait peut-être que cette femme si belle ne pouvait pas être sa sœur. Il vint se réfugier auprès d'elle après s'être évadé de la prison de Manosque où son père l'avait fait emprisonner. Lors de la Révolution, le château fut pillé puis démoli pierre

à pierre, ce qui prit paraît-il quatre ans. Il subsiste un bout de mur... plus solide que le reste, là aussi. On peut encore voir un amas de vieilles pierres au bas du piton rocheux sur quoi le village est construit. Est-ce que ce sont bien les mêmes ?

Je vous raconte ces histoires parce qu'on veut toujours faire connaître et admirer ce qu'on aime. Quand on a vécu dans ce lieu idyllique — dans ce « joli lieu » — il ne se passe plus de jours qu'on n'y repense, qu'on ne se revoie déambulant, le soir, entre ces maisons anciennes si simples et si belles, suivis de Ti-Con, le chat à tout le monde, que mon mari appelait le tigre de Cabris et qui accourait en entendant ce vocable plutôt compliqué. Il disparut, un soir, pour ne plus revenir, comme font peut-être les tigres qui ont trouvé la tigresse de leur vie et pour qui ils se perdent.

Les promenades du jour étaient plus champêtres. La large avenue qui termine le village, à l'ouest, se continue, plus étroite, sur plusieurs kilomètres, bordée de platanes, de pins maritimes, de chênes verts, de chênes-lièges. Le bord de la route est piqué de muscaris, de genêts, de lilas d'Espagne et des fleurs de l'ail rose. Au printemps, poussent des asperges sauvages, plus fines qu'un crayon, vertes et goûteuses et se vendant — si l'on en trouve chez le fruitier, ce qui est rare — au prix de l'or fin. La nature n'est pas avare et des fleurs qui, ici, sont inodores comme la violette et le chèvrefeuille, sont là-bas, divinement parfumées.

Quand nous avons pensé à prendre des ciseaux, car nous n'étions pas des « arracheurs », nous faisons des bouquets de petites orchidées (des ophrys), d'œillets de Croatie, de glaïeuls des moissons. En écartant les herbes, nous apercevions parfois quelques morilles. Entre Cabris et Saint-Vallier-de-Thiey, il y a ce qu'on appelle le défens dont le

sol est parsemé de blocs rocheux énormes laissés là par quelque glaciation ou autre accident géologique. Entre ces rochers, il y a un peu de terre, fort peu, mais assez pour nous donner le thym sauvage, la marjolaine, le poivre d'âne. Ce sont des plantes qui résistent à tous les extrêmes du thermomètre et nous allions les cueillir même le 24 décembre aux fins d'apprêter la poule faisane du dîner de Noël.

Pour les gens du cru, tout cela était ordinaire et quotidien. Pour nous qui étions d'ailleurs — même si nous étions très au courant de la vie française quand nous sommes allés vivre là-bas — nous n'avions jamais encore imaginé, par exemple, que l'on puisse aller acheter ses croissants en peignoir et en pantoufles. Tous ces usages charmants, c'était la poésie même. Par ma fenêtre ouverte, à six heures, je sentais que les croissants étaient cuits et j'y allais comme les autres. « Ah ! Madame, vous avez mis les jolies pantoufles de velours. Vous les avez achetées en Amérique ! » Mais oui ! Tout ce que nous avions venait sûrement d'Amérique et c'était bien plus beau. Juste le contraire de nous !

Nous avons quitté Cabris en 1982, après dix années de pur bonheur. Il ne faut peut-être pas tenter le sort au-delà de toute mesure. La dernière fois que j'y suis retournée, c'était, déjà, en 1990. Et « je suis revenue seule m'asseoir » là où il n'y avait presque rien de changé. C'était l'hiver, tout était paisible.

Mais, même en été c'est un village paisible qui n'a rien à voir avec Saint-Tropez ou Saint-Paul-de-Vence. S'il a été beaucoup fréquenté par des gens fort célèbres, ce n'était pas de ceux qui font de l'esbroufe. D'abord, il n'y a pas la mer, elle est à quinze kilomètres à vol d'oiseau, c'est déjà ça

de pris ! Et puis, il y a, à Cabris, une longue tradition d'étude, de culture, qui l'éloigne de la clientèle noceuse. Les Cabriens n'ont pas accepté, comme les Tropéziens, de mettre en location le moindre bout de grenier ou de corridor, ou le placard dont on a retiré les crochets pour pouvoir y mettre un lit-cage ; toutes choses qui apportent la surpopulation estivale et, du même coup, la déraison. Et pourtant, Saint-Tropez est adorable l'hiver avec ses bateaux à l'ancre. Et l'aïoli du restaurant *Le Gorille* vous parfume pour deux jours.

Rien n'est plus tranquille que Cabris, mais rien n'est moins ennuyeux. Tous les lundis, il y a le marché sur la place, et le marché un lundi, cela veut dire que les fruits, les légumes, la volaille arrivent de la ferme de celui qui les vend. Sauf les fraises et les melons qui viennent de Cavailhon. Le mardi, c'est le poissonnier qui vous répond : « Combien le persil ! ? Mais, Madame, je le fais cadeau ! » Le mercredi, c'est celle qu'on appelle la biologique : elle vend que du naturel. À Cabris, on a de tout ! On a un « publicaire », Monsieur Potasso qui annonce les réunions qui auront lieu à la mairie et qui crie, après avoir soufflé dans sa trompette : « Avisse à la population. » Et il recommence à des endroits bien précis, là où la voix porte loin.

On a même une gitane qui maugrée quand elle nous croise. On ne sait pas ce qu'elle marmonne, mais par précaution et pour contrer le mauvais sort mon mari lui faisait les cornes discrètement.

C'est la vie simple et douce, le bonheur facile fait de petites choses qui nous sont données sans qu'on s'en occupe : l'air parfumé que le vent d'est apporte de Grasse, ville de parfums, l'eau fraîche qui sort de la source d'Escragnoles, le

bois de chêne qui brûle si bien en sentant si bon, le ciel d'un bleu vif les jours de mistral.

En cette fin de siècle atroce, la vie douce et simple peut sembler une pure extravagance. Ce village a sûrement des défauts, c'est probable, mais je les ai tous oubliés. C'est ma nature heureuse qui veut cela. C'est elle aussi qui fait que les bons souvenirs ne m'inspirent pas de nostalgie. Au contraire, je suis toute contente d'en avoir autant et d'en avoir assez pour les partager avec vous.

* Cette conférence a été prononcée par l'auteur le 14 octobre 1994 devant les membres de la Société des écrivains canadiens de langue française (section Québec).

ANNIE SAUMONT

La bâche

NOUVELLE

C'est précieux une bâche. Ça fait un toit contre la pluie. Ça fait un mur de maison. Au travers s'en vont les cris les disputes. Restent les regards les sourires.

Enrique, Manuela, Diego, Carlos, Alejandro, Dolores, Miguel, Paula, Rafael

Qui vivent entre et sous des bâches.

C'est extra pour abriter, cacher ce qui a été piqué. Ce qui a été trouvé, que d'autres pourraient faucher.

Ça fait un tapis. Isolant de l'eau, de la boue. Ça fait un terrain d'aventures pour les niños pequeños. Ne risquent plus de se couper avec un tesson de bouteille ou un bout de fer rouillé.

Enrique, Manuela, Diego, Carlos, Alejandro, Dolores, Miguel, Paula

Une bâche au milieu de la décharge.

Soulever la bâche. Demande réflexion. Quand personne ne sait ce qui va apparaître. L'ignorance n'est pas mère de tous les désespoirs. Qui ne sait rien peut croire qu'il n'y a rien. Sous la bâche.

Enrique, Manuela, Diego, Carlos, Alejandro, Dolores, Miguel

Aucun n'a vraiment envie de savoir.

Plier la bâche? Attention. En deux en quatre, en combien? Ce n'est pas dit. Personne ne dit. Quelqu'un a juste dit de s'y prendre avec soin. Tissu renforcé, mais qui aura encore de nombreux usages.

Enrique, Manuela, Diego, Carlos, Alejandro, Dolores

C'est raide et parfois ça casse. L'enduit se fendille, s'effrite entre les doigts, laisse des traces.

La bâche est à la frontière des territoires de ceux d'en haut et ceux d'en bas.

La décharge est comme une colline. Avec un haut et un bas.

Lentement s'approcher de la bâche

À pas retenus. Ça dure.

Enrique, Manuela, Diego, Carlos, Alejandro

C'est un peu de temps gagné sur la bâche. Sur ce que révélera la bâche.

Longuement regarder. La bâche.

Et redire que oui c'est précieux, une bâche. Qu'il y a sûrement toute une série de jeux de bâche à inventer.

Enrique, Manuela, Diego, Carlos

Aucun n'a envie d'essayer.

Avant, les enfants d'en haut jouaient avec les enfants d'en-bas. Jusqu'au jour où les grands d'en-haut se sont battus avec les grands d'en-bas. Les grands ont dit aux enfants qu'il y avait deux pays, celui d'en-haut celui d'en-bas.

Enrique, Manuela, Diego

Enrique, Manuela

Enrique

Seul debout près de la bâche.

Les autres l'ont lâché, sont des lâches.

Enrique est le plus petit. Il n'y a pas si longtemps Enrique en était encore à ramper sur la bâche. À baver à pisser sur la bâche.

Enrique au bord de la bâche. Enrique le plus petit trop petit pour avoir vraiment peur. Trop petit aussi pour soulever la bâche.

On l'a pris par la main on l'a conduit chez las Hermanas de la Compasión. Dans la maison aux murs en vrai. Les Sœurs avaient mis la table, il a bu un bol de lait, il a mangé une galette de maïs.

Ce qui était sous la bâche on l'a placé sur la bâche. On a déployé dessus une autre bâche. Encore dessus on a posé un bouquet un peu fâné.

Et on est allé prévenir la famille.

Rencontre

NOUVELLE

Saluez-la en toute simplicité. Comme si rien n'était arrivé. Comme si vous n'aviez pas été si longtemps séparés. Elle est surprise, elle semble émue. Les yeux qui brillent. Le sourire. Elle tient sur ses genoux un grand chapeau de paille.

Dites-lui qu'elle n'a pas changé. En toute occasion les femmes apprécient ce constat rassurant. Même si celui qui parle a eu (situation extrême) un instant d'hésitation avant de reconnaître celle à qui il s'adresse. Elle traduira sans hésiter le n'avoir pas changé par n'avoir pas vieilli.

Puis dites-lui quelque chose d'un peu plus personnel. Que vous émeut son geste d'enrouler une mèche de ses cheveux autour de son doigt. C'est une habitude qu'elle avait déjà autrefois (et si la mèche est devenue terne et rêche vous n'êtes pas tenu d'en faire la remarque). Dites-lui que le geste est joli. Certes ce n'est pas le moment de déclarer qu'il s'agit là d'une manie ridicule.

Adoptez — que vous soyez sincère ou non — le ton que prendrait un vieil ami qui se réjouit de retrouvailles inattendues. Ayez des paroles aimables et anodines, vous êtes ravi de la revoir vous aviez cru/on vous avait annoncé qu'elle était partie très loin, profitant de circonstances

favorables, de facilités exceptionnelles, réalisant ce vieux projet, qu'elle vous avait confié, de fuir vers un sud idyllique. Et sans doute alors se figurait-elle que vous alliez l'approuver et décider que vous aussi ne pourriez qu'apprécier plus de chaleur et de lumière et des matchs de tennis qui ne seraient pas si souvent interrompus par les averses. Dites-lui que vous avez cherché à la joindre mais vos lettres avec leur *Faire suivre* vous revenaient portant la mention *Inconnue à cette adresse*. Et si vous ignoriez l'endroit où elle vivait désormais vous imaginiez un bord de mer ombragé de souples palmes, la blancheur de murs exotiques, sûrement pas les ruelles boueuses de cette petite ville du nord-ouest car jamais ni vous ni elle n'aviez manifesté la moindre attirance pour une région grise et sauvage fouettée de vent secouée de tempêtes et vous y voilà installé à la suite d'un appel d'offres dont vous avez été l'heureux lauréat, par hasard la rencontrant, apprenant qu'elle habite ici un pavillon spécialement aménagé, au rez-de-chaussée de l'ensemble immobilier qu'on vous a chargé de rénover. Ne lui dites pas Quelle chance, moins encore C'est un miracle, cela risquerait de sonner faux à ses oreilles. Soyez naturel, cordial sans excès.

Dites-lui si elle vous interroge que vous êtes à présent un architecte confortablement établi. Marié? Répondez par un vague murmure. Épargnez-lui la même question. N'évoquez pas ce temps où vous l'aimiez follement. Un temps où elle vous trompait avec n'importe qui, le gérant du parking municipal, un représentant en matériel hydraulique ou en gadgets électro-ménagers, les pensionnaires de la Cité des Arts, votre conseiller financier. Elle tenait une liste de ses flirts, elle notait dans un memento leurs caractéristiques,

le laissant traîner parfois comme pour vous inviter à le lire, vous enlever toute illusion à vous qui rêviez de possession exclusive. Le jeune gardien des courts de tennis était le seul à résister à ses avances. Tout le monde savait qu'il n'aimait pas les femmes. Elle tentait obstinément de le faire changer d'avis. Si elle parle du passé, se plaint des médisances qui circulaient sur son compte n'oubliez pas qu'elle les encourageait, fière de sa réputation de vamp dévastatrice, et tout ce qu'elle disait entraînait dans un projet conçu avec soin pour vous mettre à l'épreuve. Vous ne lui plaisiez qu'en amoureux jaloux, elle savait qu'au plus fort de votre colère elle aurait encore le don de vous calmer avec de tendres paroles, vous protesteriez faiblement, lui reprochant ses manœuvres cruelles, suggérant que vous auriez pu la prendre au sérieux, céder à la fureur glacée du désespoir, lui offrir de la reconduire chez elle dans votre Mini Cooper et au bout de l'avenue foncer contre un platane.

Souvenez-vous que toujours quand vous rouliez en voiture vous étiez au volant et elle à «la place du mort». Elle n'est pas morte allez-vous rétorquer. Et aussi qu'on ne vous a pas tenu pour responsable de l'accident provoqué par le conducteur en état d'ivresse d'une Jaguar qui a grillé un feu rouge et percuté le flanc droit de votre véhicule. Seul un champion de Formule 1 — a-t-on dit — aurait eu quelque chance de réussir à éviter ce choc avec le bolide. Vous n'étiez pas un champion de la conduite automobile, pas plus qu'un champion au tennis.

Non, vous n'êtes pas responsable. N'auriez-vous pas pourtant. Un jour. Eu. Réfléchissez. L'envie, vaguement. Une pensée confuse une pulsion passagère, le désir soudain, aussitôt nié, qu'un mauvais sort frappe cette créature qui

trompe et ment. Idée fugace qu'on repousse après avoir juste un instant imaginé la suite : la perfide tuée sur le coup. Non. Souhait inconcevable. Le plus inconcevable serait de voir là une réelle tentation. Vous souhaitiez simplement qu'elle connaisse enfin elle aussi la torture de la jalousie.

Sur le court elle était superbe. Précise, rapide. Hardie à monter au filet. Smashes fulgurants. Redoutables revers. Ne parlez pas d'entraînement, de technique, de l'harmonie du blanc et de l'ocre. Ne parlez pas de sets et de tie-break vous qui jouez encore. Toujours aussi médiocrement, d'ailleurs. Vous n'avez pas oublié ses exclamations moqueuses lorsque vous manquiez vos services. Répondez si elle questionne, que vous avez gardé l'indolente habitude de renouveler chaque année votre adhésion à ce club qu'elle aussi fréquentait. Mais vous allez bientôt renoncer au tennis.

Efforcez-vous de conserver dans vos échanges de propos avec elle le ton de la courtoisie, une parfaite discrétion afin de vous protéger contre l'éventualité d'un déferlement de rancœur, de rancune que rien d'abord n'aura laissé présager. Allusions accusations reproches. Mais peut-être serez-vous étonné par les manifestations d'une bonne humeur inaltérable et saisi alors d'une étrange angoisse à la cause incertaine.

Ne lui demandez pas si elle vit seule. Souvenez-vous des soirs où elle prétendait — cela n'interdisait pas les nuits partagées — qu'il est bon de se méfier des ardeurs excessives, qu'il faut rester libre et lucide. Elle ne s'en employait pas moins au gré des rencontres à jeter le trouble dans la vie du gérant célibataire, du placier en assurances, du contrôleur import-export, et quotidiennement de mettre en péril le

flegme du jeune homme blond au sourire angélique, gardien des terrains de tennis.

Dites-lui que sa robe est jolie, dites-lui que la couleur convient à son teint. N'évoquez pas ces défilés de mannequins que vous avez jadis contemplés ensemble; elle rêvait de se parer d'une fabuleuse tenue du soir, le fourreau incrusté de dentelle ou la jupe vaporeuse assortie d'un boléro à paillettes, et vous répondiez que le temps viendrait, vos études terminées, où vous lui offririez la robe la plus belle la plus précieuse, impatient de les emporter (elle et sa robe) dans ce palace que vous auriez construit. Pour elle. Et sa robe. Suite logique de l'histoire vous lui ôtiez sa robe, lui faisiez un enfant. Ça se terminait par Ils furent toujours heureux.

Rappelez-lui avec quelle assurance elle déclarait alors qu'elle ne voulait pas d'enfant. Se moquant de vous quand vous parliez famille. Elle disait que les mioches ça bave ça vomit ça braille. Elle disait, Il y a déjà trop de femmes qui s'acquittent allègrement de la tâche de procréation indispensable à la survie de l'espèce. Vous pensiez qu'elle finirait par changer d'avis. Évitez de lui rapporter les jolis mots que vous récoltez chaque week-end et parfois le soir quand vous rentrez à la maison assez tôt pour assister au coucher des petits. Ne dites pas Rita, Mimi, Jeannot. Ne dites pas les regards. Les jeux et les grimaces les baisers les caresses. Le conte à mourir de peur du grand méchant loup qui se cache sous le lit mais papa va le déloger rien qu'en soufflant dessus et pffutt il se transforme, devient agneau bêlant. Ou galette embaumée.

N'essayez pas de la persuader que le malheur est arrivé par sa faute, vous qui êtes souple et solide, les gestes

vifs le corps agile. Ce fut, insistez sur ce point, si elle aborde un sujet que vous préférez éviter, le résultat d'un triste jeu du hasard, de la malchance. Banalités peu convaincantes. Mais qui marqueront votre détermination à ne pas vous engager dans des discussions stériles.

Votre seule faute à vous, mauvais joueur de tennis est d'avoir continué à rater vos services.

Ne parlez pas de ce jardin, les parterres la tonnelle, la pelouse l'arceau des rosiers et près du jet d'eau et sa vasque ces femmes bavardant gaiement étendues sur les chaises longues ou sans façon couchées dans l'herbe et la menthe. Elle était la plus belle, blonde et gracieuse, au grand soleil. Il y avait donc des jours de soleil, des étés aux jardins fleuris en ce pays-là qu'elle trouvait maussade, qu'elle voulait quitter. Il y avait des dimanches de paresse, du temps perdu pour le tennis.

Quand vous étiez petit, le dimanche matin vous n'alliez pas au tennis on vous envoyait à la messe. Vous aimiez l'odeur d'encens et la fumée légère des cierges lorsque l'éteignoir étouffait la flamme. Vous aimiez pêcher des poissons dans les eaux d'un lac de Judée lançant votre ceinture bicolore vers les profondeurs du banc réservé aux bien-faiteurs de la paroisse le plus souvent représentés par cette unique vieille dame qui se retournait, lèvres pincées front têtu sous la toque de feutre à voilette chuchotant que les vilains garçons qui s'agitent, retiennent d'une main leur pantalon, mâchent du chewing-gum pendant l'office, insensibles à ce que souffrit pour eux le doux Jésus leur Sauveur iront gémir au Purgatoire.

Dites-lui (à elle, pas à la grincheuse fripée comme une reinette d'hiver) que Dieu nous aime et nous bénit même

quand nous manquons au respect dû à ce lieu saint où Il se manifeste. Ne lui dites pas (à elle encore) qu'une foi vive et joyeuse lui serait un réconfort. Craignez de l'entendre répondre que votre maniaque habitude d'invoquer Dieu et ses saints avant de partir en voyage ou de rencontrer sur un court un nouvel adversaire lui a toujours semblé puérile.

Si elle se plaît à raconter que jadis elle gagnait beaucoup d'argent ayant atteint la célébrité après une série à la télévision dans le rôle d'une femme éblouissante et vénale, et souvent décidait qu'elle devait s'appliquer désormais à réduire ses dépenses, à épargner, car la beauté le succès ne durent guère et il est sage de songer à l'avenir, si elle dit, vaines résolutions, j'ai vécu comme une cigale, si elle avoue des revers de fortune, regrettant une époque où pour elle rien n'était trop beau rien n'était trop cher, le week-end dans un hôtel de luxe, les plats raffinés d'une table quatre étoiles, la location d'un duplex à Neuilly, le nouveau modèle d'une raquette haut-de-gamme présenté par Prince juste avant Wimbledon, rétorquez-lui qu'il faut savoir s'adapter aux circonstances. Lorsqu'oubliant toute fierté elle vous demandera de l'aide, offrez-lui — après avoir vérifié que vous êtes en mesure de pourvoir aux besoins essentiels de votre famille (une deuxième voiture que réclame votre épouse, l'école privée de Rita, les baby-sitters pour Mimi, Jeannot) offrez en souvenir de vos anciens bonheurs un prêt à court terme à un taux raisonnable. Ayez la délicatesse de ne pas l'accuser d'avoir dilapidé son premium doloris.

Continuez. À discuter en toute simplicité de petites choses ordinaires. Sans exprimer de regrets, sans présenter d'excuses. Restez circonspect. Essayez d'oublier que c'est vous qui lui avez proposé, ce jour lointain ce jour néfaste,

de l'emmener en voiture au rendez-vous chez son dentiste. Vous la soupçonnerez bien sûr de faire aussi l'amour avec son dentiste mais vous n'en avez rien dit.

Refusez de l'écouter si elle parle de ce jour-là. Ce serait mettre en péril cette tranquillité d'esprit que vous avez durement gagnée. Une maîtrise qui vous donne à présent tant d'aisance, une si extrême prudence que jamais le flanc de votre Xantia ne sera défoncé par une Jaguar en folie.

Près d'elle gardez votre calme. Traitez-la en amie des temps anciens qu'on ne pensait plus revoir, qu'il est plaisant de retrouver. Pas d'attendrissements, ne lui donnez pas l'occasion de se plaindre, la plainte tourne vite au ressentiment. Elle vous observe, elle vous sourit mais sa voix soudain pourrait trahir quelque aigreur quelque impatience.

Ne l'encouragez pas à vous expliquer comment se manœuvre son fauteuil métallique capitonné de skaï, avec repose-pieds, appuie-tête et grandes roues doublées de cerceaux.

Ne cherchez pas à savoir si ça irrite la peau à la longue, une minerve. Si on s'habitue, si on l'ôte pour la nuit.



LUCIEN PARIZEAU

Réflexions sur l'histoire

CONFÉRENCE*

Le mythe cristallise toujours une illusion privée. L'enfant ne ment pas, dans l'ordre moral, qui raconte son univers peuplé de dragons maléfiques ou d'anges protecteurs. Sa vérité n'est tout simplement pas la nôtre. L'indigène qui s'effraie de ses mythes ou y cherche, au contraire, quelque raison d'assurance et d'orgueil, succombe pareillement à des illusions privées, plus impérieuses que les réalités du monde sensible, car le crépuscule où baigne son intelligence est propice à l'éclosion de l'imaginaire. André Breton avait raison d'attribuer au surréalisme, qui est avant tout recherche et agencement des mythes du langage, le pouvoir de procurer à l'homme le sentiment de l'unique et du singulier. Les mythes nationaux ne sont-ils pas des essais de singularité, des symboles par quoi la nation se distingue des autres nations et se classe au-dessus d'elles? Que l'Esquimau se dise un homme parfait en regard du Blanc qu'il estime incomplet et raté; que le Hottentot se prétende l'homme des hommes, laissant à chacun de nous le soin de se trouver une paternité chez le singe ou le serpent: cela

s'explique assez bien du fait que les mythes sont nécessaires au bon gouvernement des peuples primitifs, qu'ils sont les instruments de prédication, de récompense, de représailles du prêtre ou du sorcier. Mais la survivance, mais le prestige des mythes au sein d'un peuple civilisé, affranchi de ses pénombres mentales, capable d'affronter la lumière et d'y cheminer en toute allégresse?.. Cela me paraît inquiétant. Inquiétant, parce que, dans son attachement à la superstition, dans l'affection jalouse qu'elle porte à ses fables, la nation la plus déliée du monde avoue l'épais réseau de ses peurs primitives et que peu de chose en somme, hormis les artifices du progrès matériel, la sépare de sa nuit.

Les mythes ont peuplé notre ennui depuis les premiers jours de la Conquête. Nous avons fait tressaillir la nuit de notre solitude du dialogue incessant qui s'est tout de suite établi entre nous et ces créatures imaginaires. Aucun de ces mythes n'est troublant. Tous ils nous fournissent, au contraire, l'occasion de nous aimer nous-mêmes et de nous reposer en eux. Or les mythes de notre vie nationale se perpétuent par l'existence d'un mythe essentiel, qui les a d'ailleurs presque tous engendrés : c'est le Mythe de l'Histoire, de l'histoire qui n'est plus instrument de connaissance, mais baume à nos blessures et appareil de notre vanité.

Nous avons sur le continent d'Amérique une mission privilégiée, dit cette Histoire fantaisiste ; mais ce n'est pas vrai : nous avons, comme tous les peuples de la terre, comme tous les catholiques de la terre, une mission qui ne cessera jamais de s'accomplir : la conquête de la liberté. Nous avons conservé, nous assure cette Histoire, le beau langage des rois de France ; mais ce n'est pas vrai : nous avons mis en conserve les pauvres mots tout incertains de

leur sens qu'on trouve en relisant les mémoires du régime français; nous les avons mâtinés en cours de route d'additions livresques et de barbarismes particuliers; nous avons apporté à l'âge adulte cet héritage altéré, ces trésors ternis par un mauvais usage, sans nous rendre compte que ce n'était ni le français du Grand Siècle, ni le français qui se parle en France aujourd'hui, ni même une langue à nous qui eût pu naître au fond de notre solitude. Nous avons conquis nos libertés dans le sang, nous dit encore cette Histoire; mais ce n'est pas vrai: nous en avons conquis quelques-unes dans le sang, pas plus en tout cas que nous n'en avons conquis par la parole, et sur ce point nous sommes peut-être le peuple du monde qui a le plus arraché au néant avec le moins de convulsions et de souffrances. Nous défendons notre langue, dit toujours cette Histoire, parce que la langue est gardienne de la foi; mais ce n'est pas vrai: la langue et la foi n'ont pas la mission de se protéger l'une l'autre. Nous sommes catholiques parce que français, poursuit cette mauvaise Histoire, mais ce n'est pas vrai; nous sommes catholiques parce que catholiques et français parce que français. Ces deux mots ne sont pas interchangeable. Nous défendons en Amérique la civilisation française, proclame enfin cette Histoire; mais ce n'est pas vrai: nous l'avons à peine défendue dans notre propre sein, comment la défendrions-nous sur tout un continent? Nous disons aimer la France, mais cela non plus n'est pas vrai: nous avons cessé de l'aimer vraiment à la Conquête, si tant est que nous l'eussions aimée avant. Nous avons cessé de l'imaginer vivante le jour où son dernier roi s'est fait couper la tête. Nous avons conservé à l'égard de la France les exigences de tous les solitaires, la voulant aimer, oui, mais à notre image

plutôt qu'à la sienne, la voulant admirer, certes, mais telle que nous pussions retrouver en elle les vertus et les faiblesses dont nous étions les héritiers, désirant moins son salut que celui de notre propre rêve, moins sa rumeur prochaine que l'écho lointain de sa voix, moins l'opacité de sa présence qu'un clair miroir dans lequel nous pussions, nous ses fils, mirer notre orgueil d'avoir une telle mère. Nous avons répudié sa Révolution et tenu pour iniques les Droits de l'Homme et du Citoyen; et ce n'est pas coïncidence si notre jeunesse, du moins jusqu'en 1939, n'avait d'amitié que pour les écrivains, de Mauras à Gaxotte, qui n'ont jamais pardonné 89 aux Français.

Nous vivons dans une forêt de mythes. Et le plus dangereux de tous parce qu'il nourrit et perpétue les autres, c'est, je le redis, le Mythe de l'Histoire. Dans la première partie du *Discours de la Méthode*, Descartes exprime à l'égard de l'histoire, comme instrument de connaissance, la méfiance que devait inspirer à sa rigueur une science où l'arbitraire joue très souvent le premier rôle. «Lorsqu'on est trop curieux des choses du passé, dit-il, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les fables font imaginer plusieurs événements comme possibles qui ne le sont point, et que même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être lues, au moins omettent-elles presque toujours les basses et moins illustres circonstances; d'où vient que le reste ne paraît pas tel qu'il est.» Dans le même sens, Voltaire, qui avait lui-même de belles parties de chroniqueur, parle de «pyrrhonisme historique», c'est-à-dire du doute systématique à l'égard des reconstructions du passé. La thèse

scandaleuse de Valéry n'est donc pas neuve, ou plutôt elle a cette nouveauté qu'elle résume et prolonge, en des pages lumineuses, toute la méfiance des logiciens pour les enseignements de l'histoire et les leçons que l'esprit en peut tirer. Il n'est jusqu'à Jacques Bainville qui n'approuve les réflexions de Valéry en rappelant que l'histoire « dans la mesure où elle est une science, n'est pas conjecturale, comme le croyait Renan, mais subjective... par la raison même qu'elle ne peut être qu'un choix ».

En fait, ce n'est peut-être pas en tant que science que l'histoire est subjective, mais en tant qu'œuvre d'art. Quand un historien, sur deux lignes d'une inscription, ressuscite un roi de Gaule et lui prête les vertus des plus grands monarques, il n'échappe à personne que son évocation est une création d'ordre esthétique, en un mot une œuvre d'art. Mais l'œuvre d'art est ce que l'esprit invente en réfléchissant sur la matière ; l'œuvre d'art est incarnation d'une fable ou d'un mythe, donc vraie en tant qu'œuvre d'art, mais assurément fausse en tant qu'image et réflexion de la vie. Il va de soi, par exemple, que le beau tableau de Fouquet, *La Vierge à l'Enfant*, ne nous propose pas de croire à la réalité de ses anges bleu d'acier, ni que la Vierge ressemblât, dans sa vie humaine, à cette jolie fille toute en sphères précisément arrondies. Ce qu'il nous propose, ce chef-d'œuvre, c'est une fable de la forme et de la couleur propres à nous inspirer, par des moyens sensibles, l'amour de la beauté. Et dans le même sens, une incompréhension totale de ce qui distingue la réalité du mythe. La nature de l'art, faisait dire l'an dernier à un chroniqueur d'occasion qu'il était ridicule de peindre des poulains roses. Sans doute, n'avait-il jamais vu les chevaux verts d'Uccello... Or, entre la vérité historique,

telle qu'elle se manifeste dans le temps, et le parti qu'en tire ensuite l'historien, je veux dire telle qu'il la manifeste dans son œuvre, il y a généralement la distance qui sépare la nature de l'art, la réalité des mythes qu'elle engendre. Valéry n'avait-il raison de redouter l'usage qu'on peut faire d'un instrument si délicat? Quelle sûreté de la main, quel souci de la précision ne faut-il pas à l'historien pour découper dans la masse informe des documents et des témoignages juste la vérité, et rien de plus, juste la vérité et pas un seul fragment de fable? Quelle ne doit pas être sa méfiance à l'égard de la matière de son œuvre? Quelle ne doit pas être la nôtre à l'égard de ses reconstructions? Et comment pouvons-nous, en tout sang-froid, confier à l'histoire le gouvernement de notre pensée?

Quand une époque entre dans l'histoire, elle y recompose ses traits, elle s'y assagit comme le rire s'apaise au seuil d'un musée. Elle n'y pénètre d'ailleurs jamais tout entière, mais dépouillée, à l'état d'une épure, avec seulement une indication de son poids, de son épaisseur, de ses multiples résonances. Une époque comprimée par l'histoire est une époque réinventée en fonction d'une vérité qui n'est plus tout à fait la sienne, ni tout à fait celle de son nouveau milieu, de même que le vin n'est ni la vigne ni tout autre chose que la vigne. Et parce que l'histoire ressaisit et refait la matière dont elle se nourrit, parce qu'elle est d'abord un acte créateur, et nullement le miroir où se reflète la vie passée des hommes, nullement le cadre où s'inscrit une période de leur activité, — pour cette raison fort simple, l'histoire est essentiellement œuvre d'art. La considérer autrement serait l'identifier au procès-verbal, dont elle n'a ni la rigueur ni la monotone obéissance à l'événement. Car du

moment qu'il y a choix parmi les événements qui peuplent le passé, du moment qu'il se produit un tamisage, un tri, un effort de synthèse — sans quoi l'histoire est absolument impensable —, du moment que *transcrire* cesse d'être un but et que tout le labeur de l'intelligence devient un effort pour *transposer* : à partir de cette démarche volontaire de l'esprit, l'historien se conduit exactement comme le peintre qui choisit, économise, rejette, organise les formes, exactement comme l'écrivain qui cisèle son propre langage dans la matière amorphe du langage. L'historien, et j'entends aussi bien l'historien des événements sociaux ou politiques que l'historien des événements spirituels, est donc régi par la loi esthétique la plus inéluctable : celle de soumettre la forme de son œuvre à ses partis pris. *Choisir* exige au départ qu'il prenne le parti d'un événement contre un autre, d'une preuve contre une autre, d'une explication contre une autre, exerçant par là même cette liberté du choix qui est le propre de la création esthétique. L'histoire, œuvre d'art, peut-elle avoir dans ces conditions une autre authenticité que celle à quoi se reconnaît l'œuvre d'art ? On se récriera que l'histoire est une science, qu'elle a sa méthode, ses moyens d'investigation et d'analyse, bref un appareil extrêmement précis pour recomposer le visage du passé. La question est de savoir dans quelle mesure l'histoire la plus scientifique, la plus rigoureuse, peut s'approcher d'une réalité déjà plus ou moins altérée par le brouillard du temps. Et si l'histoire la plus probe et la plus exigeante est impuissante à recomposer exactement la vérité, sur laquelle elle n'a pas d'empire immédiat et direct, ne voit-on pas comme il est périlleux d'ériger le passé en un système de références pour la bonne conduite de son esprit ?

À la rigueur, si l'historien est honnête homme et instruit de son art, on peut admettre qu'il ne néglige rien d'essentiel dans ses évocations du passé, surtout lorsqu'il fait peser son choix sur une époque brève ou, mieux encore, sur un événement déterminé de cette époque. En restreignant le domaine de son activité, il restreint également ses risques; et ses erreurs de construction seront moins grandes. Il travaille sur la maquette d'une cathédrale, non sur la cathédrale même, et le mauvais calcul des pressions, le placement sans rigueur d'une clef de voûte ne suffiront pas à détruire cette œuvre de proportions réduites. Mais cela suppose que l'historien soit capable de se tenir à l'extérieur de l'événement dont il fait le procès-verbal: «Le 5 janvier, à trois heures, le roi se rendit chez la reine.» Il est assez évident que cette méthode de travail ne s'appliquerait pas à l'histoire de Rome ou d'Athènes, sur laquelle il existe peu de documents précis. Au reste, quel historien, fût-il en possession de tous les faits, consentirait à se détacher ainsi de son œuvre? De Taine à Bainville, la préoccupation dominante de l'historien français fut précisément de se glisser à l'intérieur des événements pour leur arracher leurs secrets et établir entre eux des relations de valeurs, des rapports de causalité qui supposent, cela saute aux yeux, une démarche volontaire de l'esprit. Cela explique d'ailleurs que les historiens se querellent encore sur l'origine, le sens et la portée d'un événement aussi récent que la Révolution française.

Donc, ce qui peut discréditer l'histoire comme science et l'accréditer comme invention d'ordre esthétique,

c'est moins son impuissance à embrasser la totalité des phénomènes (impuissance d'ailleurs relative et variable), c'est moins sa gêne en présence des contradictions et des incertitudes sur lesquelles elle s'exerce, que son inévitable soumission aux partis pris intellectuels ou moraux de l'esprit qui la repense et la recrée. Aussi bien, toute l'histoire impliquant au départ un parti pris, elle ne sera valide, elle ne sera instructive et fructueuse, que si le parti pris est celui d'un honnête homme et d'un historien compétent. Les partis pris qui ont présidé à la rédaction et à l'enseignement de notre histoire ne sont malheureusement ni ceux de la probité ni ceux de la compétence. Mais il n'est pas inutile, puisque mon sujet est d'indiquer à quel point les mythes de toute sorte et, plus particulièrement, les mythes historiques tyrannisent notre vie nationale, il n'est peut-être pas vain d'éclairer un peu la manière étrange dont ils s'élaborent dans l'esprit de l'historien.

La chronique d'un meurtre ou d'un sinistre est plus résonnante, plus émouvante que l'évocation de l'assassinat de César, parce que nous sommes trop près de l'actualité pour la situer à son échelle dans l'histoire. La pensée historique, il est bon de le rappeler, est surtout faite d'oubli. Dans cent ans, l'historien pourra dépouiller de toutes ses contingences et isoler, pour ainsi dire, chacun des grands événements qui se sont déroulés sous nos yeux au cours de la guerre. Autrement dit, il exercera un choix en s'autorisant du recul que le temps lui aura procuré. Recul d'ailleurs assez illusoire puisque ce ne sera dans le fond qu'un phénomène d'oubli, un recul, non dans le temps, mais dans l'espace. Ce qui permet à l'œil de simplifier un paysage, c'est le phénomène optique de l'éloignement : ce n'est pas

le temps qu'il a fallu pour conquérir cet éloignement, non plus assurément que la disparition réelle des complexités du paysage. Que le recul de l'historien est dans l'espace, non dans le temps, un exemple fera mieux saisir. De 1940 à 1944, le Français qui se trouvait à l'intérieur de la Résistance et qui travaillait à pied d'œuvre contre l'occupant ne pouvait guère embrasser l'histoire qu'il vivait. Mais grâce au recul géographique, le Français qui, dans le même temps, observait son pays de l'extérieur, c'est-à-dire d'un autre point de l'espace, pouvait y découvrir la physionomie des événements qui s'y manifestaient. Il obtenait sa synthèse par l'écartement de l'angle visuel. Or est-il toujours possible à l'historien de s'assurer ce recul dans l'espace ? Il me paraît que c'est possible par un effort constant d'objectivité qui situe l'historien, par rapport à ce qu'il juge, sur un plan supérieur. Les bons historiens conçoivent le recul historique sous cet aspect. Ce n'est pas qu'ils s'abstraient de l'événement (car alors, ils feraient de l'histoire à la manière de M. Seignobos en colligeant des textes et des estampes) : c'est tout simplement *qu'ils ne substituent pas leurs passions et illusions privées aux passions et illusions privées des hommes qu'ils font revivre.*

Or, de la méconnaissance de ce principe est sortie une école historique dont l'influence sur notre vie nationale est à la mesure des mythes innombrables qu'elle a créés. Cette école se distingue de toutes les autres sur un point important : sa méthode consiste tout simplement à tirer les faits des conclusions qu'elle pose au départ. Elle interprète

les événements en fonction du cadre où elle s'est d'abord proposé de les introduire; elle se livre alors à un jeu extrêmement difficile et, vous l'avouerez, peu banal: elle fait la prévision du passé; elle déroule ses augures en sens inverse; elle sous-ajoute à l'enchaînement de pure succession des faits le fil conducteur d'une finalité irrévocable. C'est, appliquée à l'histoire, la dialectique de Kant, c'est-à-dire la logique des apparences et des analogies qui fait que l'esprit succombe à ses propres illusions et finit par recréer de toutes pièces l'expérience historique.

Guglielmo Ferrero raconte qu'un riche propriétaire de l'Italie méridionale avait tiré de ses vignes un vin blanc de bonne qualité. Cet homme charmant, qui s'appelait Don Francesco, s'était persuadé que son vin était tout simplement le fameux vin de Falerne chanté par Horace. «Il avait recueilli, dit Ferrero, tous les textes de la littérature latine relatifs au fameux vin; et, ces textes à la main, il s'efforçait d'établir la généalogie de sa cave.» Don Francesco invita l'historien chez lui, lui fit goûter son vin et le pria de reconnaître que c'était bien un Falerne authentique. «C'est en vain, conclut Ferrero, que j'avais cherché à le convaincre qu'il était impossible de comparer un vin qu'on boit avec un vin dont un poète a chanté les mérites il y a vingt siècles.» Telle est la puissance du mythe, qu'il ne connaît plus les évidences de la raison. Et l'historien qui se convainc de l'existence d'un mythe ressemble à Don Francesco: il voit dans les textes, non certes des moyens d'éprouver sa foi, mais des occasions de s'y confirmer.

* Extrait d'une conférence prononcée à Montréal en 1946.



ISABELLE COURTEAU

L'Inaliénable

POÈMES

*Mon bien s'en va, et à jamais il dure :
Tout en un coup je sèche et je verdoye*
Louise LABBÉ

Dans mon corridor la mort s'amincit
un courant d'or à perte de vue dans sa rondeur
décharge un fracas silencieux venu d'ailleurs
il colle au plus près dit le contour de mes choses
et je vois derrière un écran bariolé
je vois la gangue de fer qui pète

Une douce lumière se libère halo d'un sein nu
l'hybride réunion advenue
nos mille étoiles et leurs planètes
tourbillon que nous avons bu
les fausses pudeurs doucement écartées dans un vœu
Nos mains s'affrètent elles glissent ombreuses
palmes aux secrets épanouis
au cœur des odeurs ils fleurissent
nos doigts affleurent des ténèbres avidement mouillées
nos voix soufflent de nouvelles icônes
provocantes de nos membres jaillies

De sa sphère ô temps rayonnant délibéré
c'est l'annonce du soulèvement où le jour se meut
dure plénitude mystérieuse
où se termine les hauts hospices de l'aube
aux douceurs improvisées protégées qu'englobe
l'élan la source des premiers feux

Des gouffres et des colonnes montent
dans l'intensité d'un nouvel accord avec soi
heure d'un nouvel engagement
dans l'oubli des mers sombres et sans cri
des catacombes englouties et des égouts

Ailleurs il y avait la mer Caspienne

S'enfouissent des terres se mouillent s'écartent des continents

dans le flux du détachement ô heureux vent !
 courant qui nous presse d'un calme intime sans éclat
 et cela s'ouvre sur un abîme de transparence

Sourd un naturel rare

Nous nous reconnaissons un pas
au milieu d'un ballet une danse
un pas que notre œil ne voit pas
c'est par grands pans
que le réel de toi à moi s'agrège
jointure-soleil

Matière quotidienne à l'écran cillé
parfois violemment nue
où des rêves viennent s'y briser aux bords
Parfois deux visions se joignent ailées

Un cavalier sur une passerelle
corps béni oint d'huile et de baumes sacrés
vérité traversière dans l'étendard caché
Les fleuves glauques d'avalanches de morts
l'innocence monte des eaux-querelles

Sans rien au bout du fil inconnu des jeunes Parques
aucune évidence ne pave le chemin
Il n'y a pas de chemin
Partout ma peau se tache se marque
par-dessous le tout se décharne et il demeure
nécessaire à chaque instant
de me reconstruire une tenue pour l'heure
et avec mes yeux de faire oublier le reste

Des comètes filent d'un long essor
Joie par innombrables traces
ses fils l'audace et le courage forment un iris
c'est notre ciel qui coagule en éclats d'or
à bordure d'argent qui s'appellent
rappellent un clapotis de clarté et d'échos
un nouveau gulf stream étincelant
Les plages s'y glissent et roulent doucement
s'affaissent patientes vers les hauts-fonds
puis vers les reliefs de coraux
animal dans le courant blond
il s'évase se déploie dans le cours des eaux chaudes

Au bord du jour ou de la nuit
le fond du monde au-dessus crie

Nos bouches s'embrouillent de toutes nos bêtes nos enfants
ils poussent par devant soi une vacance à remplir
ressac d'une révolte au milieu du désir
sentiment écartelé dans le foisonnant
sable et ciel nous extirpent le vrai
il se signifie intermittent
il peut couler lentement visqueux couleur de sang
il peut apparaître par petits morceaux argents
qui fuient dès le premier regard
strass sur lequel l'œil mesure son retard
qui s'éteint gris et puis fusain
Le jour avant de nous transformer encore
voit nos terres meubles brunes et grasses qui mangent
toutes sortes de choses étranges

GILBERT CHOQUETTE

de l'Académie des lettres du Québec

Nice-et-moi

IMPRESSIONS

Pour expliquer mon premier intérêt, ma première passion pour la ville de Nice, est-il urgent d'en souligner quelque particularisme déterminant? Tout tient à un nom, tout se passe dans l'esprit. Il est écrit que, kébécois, on finira ses jours sur la côte basque, à moins que ce ne soit sur la Côte azurée, tant un mythe intérieur, que ce soit celui d'une étoile quelque part dans la nuit longue, ou peut-être la nostalgie d'un lieu où tout n'est que luxe, calme et volupté, prête de séduction impérieuse à nos curiosités, à nos soifs, même les plus inconnues de nous-mêmes.

On demande des précisions? Eh bien, allons-y pour le climat ou peut-être — admettons qu'on soit jeune encore — pour le Festival du cinéma de Cannes, non loin, car on se rappelle avoir vu, autrefois, à la cinémathèque universitaire un ultime chef-d'œuvre du muet: À PROPOS DE NICE, satire des bourgeois et des nobliaux se prélassant, se pavonnant sur la Promenade, œuvre de ce tout jeune Jean Vigo qui va

si tôt casser sa pipe, le pauvre... Allons-y quand même pour la Méditerranée dont on nous a fredonné dès l'enfance l'histoire du petit navire qui n'avait jamais navigué et dont le sort coûta la vie au moussaillon... Mais à quoi bon des raisons ! Tout se mêle au rêve de quelque ailleurs à poursuivre et lui donne, à ce rêve, un sous-bassement, une forme de réalité plus réelle que la toujours un peu banale vérité, bien étrangère assurément à ce royal privilège qu'a l'esprit de céder, proie docile, aux avances les plus extravagantes du désir.

L'âge enfin venu — presque le grand âge ! — ce fut d'abord là-bas une petite quinzaine en hiver, ce qu'on appellerait ici un été à peine frisquet, un doux printemps, si l'on songe à ce pauvre Montréal si moche, si réfrigérant en avril encore. Premiers moments où l'on s'initie à l'âme imprévisible de Nice, où l'on commence à la décortiquer, quitte à rectifier certains mirages inspirés par une attente par trop utopique, tel celui d'une grève de sable fin et lumineux se prêtant à des baignades hivernales quand le réel-réel n'est que galets et galets. Mais qu'est cela pour l'esprit enfin comblé par le seul nom de la Baie des Anges ! Quatre ou cinq petits creux d'hiver se passent ainsi, brièvement, dans les hôtels les plus accueillants, c'est-à-dire les moins chers, ceux de la zone piétonne avec ses pizzerias, ses trattorias. Un livre sous le bras, surpris du peu de monde en cette saison jadis privilégiée — aujourd'hui bancs publics et chaises vacantes abondent —, on se balade avec la désinvolture du touriste patenté sur la promenade des Angliches au doux vent d'Afrique — un peu loin quand même — et puis on parcourt les « Musiciens », quartier bon chic bon genre où Rossini croise Meyerbeer avec Offenbach sans compter

maintes autres gloires du siècle dernier qui prêtent leurs noms fanés à autant de rues à appartements «cossus», comme il se doit. On explore ainsi la ville que l'on apprend à découper en quatre ou cinq territoires absolument disloquées, quatre ou cinq facettes urbaines sans conformité aucune entre elles. C'est d'abord le Vieux Nice, où Nietzsche passa quelques-uns de ses ultimes hivers dans les années 80 (je parle de celles d'il y a cent ans et quelques); de tous les Nice, le «Vieux» reste pour moi le plus coloré, le plus labyrinthique, le plus italien, avec ses rues où les toits se touchent, abritant une fraîcheur qui se fait rare ailleurs, là où le soleil hivernal pénètre à satiété. On y mange sur le pouce du ou des pan-bagnats (ce qu'il faut dire au juste, je l'oublie à l'instant même, mais non cette spécialité niçoise par excellence!) tout en songeant mélancoliquement à la proche folie qui guette Zarathoustra. Et qui me guette peut-être moi-même, sait-on, moi qui mets les pieds dans des traces qui n'ont peut-être pas perdu tout leur soufre...

Le centre-ville, la zone piétonne avec ses cafés-terrasses et ses petits commerces de luxe où une foule internationalement bigarrée s'écoule au gré des nuages, rares heureusement, n'en parlons pas davantage, du moins pour l'instant, tout le monde les a vus, et puis l'hôtel Canada, où d'abord je descendis rue Halévy, et puis le grand café du Québec d'où le vrai Kébek est absent, mais la chère appréciée quoique chère à proportion pour l'artiste ou l'étudiant en vadrouille, — tout cela est pour moi du passé. Or, même au cours de ces premiers séjours en coups de vent, quel péquenaud aurait négligé le port de mer, invisible seulement parce que trop bien abrité par le cap qui coupe en deux la ville, le port ou plutôt sa marina aux mille et une embarcations

qu'on dirait à jamais, si peu voyagent-elles par ces temps hiémaux (voir dictionnaire), enchaînées à leurs tyranniques amarres, quand Nice s'est vidée de ses plus belles cohortes de hardis navigateurs. Quant à moi, comment envisager de venir étouffer sous l'été niçois avec ses hordes de vacanciers et ses grappes de seins nus ? Alors on préfère s'en tenir à ces voiliers qui ne s'envolent jamais. Et en effet beaucoup d'entre eux servent de logement à des poètes solitaires, voire à des familles égorgées par le coût de la vie. Et pourquoi pas, en effet ?

Mais c'est le cap qui l'emporte pour le charme. On s'y perd en pleine ville, on ne sait trop comment y grimper, coincé qu'il est entre le vieux Nice d'une part et de l'autre le port et ses quais — au bord desquels je me flatte de compter une amie très chère, professeur de langue italienne qui répond toujours avec grâce au gracieux prénom de Grazia. Finalement, on est tout ébahi et déconcerté de découvrir que le fameux palais Lascaris, juché sur le haut du cap, n'existe plus, s'il a jamais existé, remplacé qu'il est par des jardins, quelques ruines charmantes comme elles le sont toutes, une vaste cataracte enfin dont l'eau vient du Ciel apparemment, où l'on s'attarde longtemps, émerveillé par cet aérien rideau d'eau (voilà qui rime assez richement, ma foi !), avant de se laisser aller à dominer songeusement la ville comme on ne domine guère sa vie, cette vie sans cesse écourtée, ébréchée, que nous rappelle un cimetière de silence tout près, toujours là-haut, qui nous entraîne en pensée vers la proche mort (ne l'est-elle pas toujours ?) laquelle il nous tarde soudain de contempler, à l'heure où la jeunesse n'est déjà plus qu'un souvenir brisé.

*

Et puis voilà qu'après cinq ou six ans de ce frais et riant, plus rarement pluvieux ou simplement nostalgique faisceau de quinze ou vingt couchers de soleil du tiède février niçois qu'on s'offre chaque année, bien à l'abri, mais si brièvement, de son brutal homologue kébécois, on s'aperçoit qu'une quinzaine à Nice c'est bien court, que c'est bien peu. On passerait volontiers ici la saison entière à gratter son papier de romancier en mal de lecteurs, si le prix des hôtels n'y étaient assez prohibitifs, oui même durant ces mois aujourd'hui dédaignés, jadis privilégiés par l'aristocratie russe qui venait s'y réchauffer, telle la pauvre et chère et quelque peu géniale Marie Bashkirtseff, géniale tant au pinceau qu'à la plume, ainsi qu'en témoignent de reste son (presque) fameux Journal et la collection (assez pauvre en vérité) du Musée municipal, rue des Baumettes, où l'on trouve surtout — parenthèse — d'inoubliables et souriantes têtes de jeunes filles que sculpta jadis le grand Carpeaux. Mais à l'instar de la chère Marie qui m'inspira naguère un récit kébécois, on passerait bien ici, à Nice, trois ou quatre mois pleins chaque année à se refaire une santé incertaine en cette saison douce comme le mois de mai en Kébek, quitte à y mourir méconnu et guéri par le ciel rose.

Ainsi donc nous voilà parti en quête d'un pied-à-terre, d'un studio, d'un n'importe quoi, pour y déposer une bonne fois sa fidèle carcasse et s'y reposer longuement de l'Amérique et de ses lointains blizzards. Nous l'avons bien mérité. Pareil au misanthrope qui s'ennuie s'il n'y a pas autour de lui quelque humain tourbillon, que me voilà choyé des dieux, ayant si promptement trouvé quelque retraite

abordablement exiguë, tout contre l'Acropolis marqué au signe des beaux-arts, soit du théâtre, de la musique et du « cinéma de répertoire », en même temps qu'à proximité du centre du Nice moderne marqué, lui, au signe du négoce tel qu'il se pratique à Nice-Etoile, rendez-vous des amants furtifs et chic citadelle commerciale à la mode, tout à côté de la très courue bibliothèque-médiathèque qui lui sert de pendant culturel naturel — culture qui ne dédaigne pas de s'ouvrir large aux bandes dessinées et à leurs inconditionnels. Mais, pour l'évasion et la mélancolie, il m'est aussi bien donné de jouir de la proximité de la colline de Cimiez à laquelle mon studio, qui s'y trouve tout au pied, me donne libre escapade, Cimiez aux entrelacs de voies capricieuses où il fait bon vagabonder, que ce soit autour de ses somptueux hôtels, particuliers ou non, autour de ses deux musées, Matisse et Chagall, de son cirque romain tant soit peu décati et de son abbaye médiévale toujours bien en vie, et, pour tout dire, qui — toujours Cimiez et sa colline — forme la quatrième ou la cinquième facette, une facette toute de tranquillité, presque pastorale dirait-on, de cette cité de Nice on ne peut plus versatile (affreux anglicisme qu'on ne me pardonnera pas) et dont on se ferait une idée plus authentique et plus admirative — je ne parle pas de la Promenade un peu surfaite avec ses palmiers poudreux — si l'on feignait un bon jour d'ignorer que la Reine Victoria et autres têtes couronnées du Nord y fuyaient les frimas de Londres et de Saint-Pétersbourg au siècle victorien, bourgeois, second Empire, comme on voudra, mais d'assez douteuse réputation au goût d'aujourd'hui. Nice, comme toutes les cités un peu cosmopolites, c'est un microcosme, et qui abrite plus et

mieux que de frileux retraités de la Vie — comme moi ? Car autrement, ce serait tragique, pour sûr !

Donc un demi-studio, flanqué d'une demi-cuisine, nanti d'une demi-vue sur une demi-avenue qui nous appelle ailleurs au monde, quoique prosaïquement : l'avenue de l'Hôtel des Postes... Qu'on ne rie pas de la grande Poste dont l'avenue, assez noble, sous ma fenêtre m'ouvre, en esprit du moins, de toujours nouveaux et exotiques horizons ! À Nice, en tout cas, cette rue parallèle à bien d'autres qui lui ressemblent (en moins bien ?), on la dirait presque (parce que c'est la mienne ?) une artère digne de nom, avec ses jardins, ses placettes, ses pigeons, ses statues et ses aires de jeu pour les tout petits que surveillent des mamans ensoleillées et causant de ci et de ça. Et puis, comment ne pas parler de sa librairie-disquerie à l'enseigne de « La Sorbonne » ? Forcées de quitter la zone piétonne où l'on bouquinait trop sans y acheter assez sans doute, expulsées par des propriétaires cupides, ou malveillants à l'endroit des livres ou de la musique, « La Sorbonne » se transplanta l'an passé à deux pas de l'Hôtel des Postes déjà cité, élisant ainsi domicile à portée de vue de mon poste d'observation, et pour tout dire à portée d'une main avide et curieuse de tout ce qui rappelle, même de loin, les Arts. Et si « La Sorbonne » nouvelle façon a perdu de sa superficie, elle l'a quand même regagnée, et même doublé ses rayonnages, en dévorant petit à petit l'espace avoisinant, c'est-à-dire en envahissant, creusant, grugeant les immeubles voisins de l'intérieur, à gauche, à droite, au fond, en bas, créant des recoins tapissés d'essais et de romans, de livres d'art, de poésie, de philosophie, de théologie — avec son Ciel et son Enfer ! —, jetant

des passerelles sur tout cela pour permettre l'accès aux rayons les plus sublimes, au point qu'une simple visite ne suffit certes pas pour explorer les trésors de cette caverne aux mille arcanes avec laquelle Paris lui-même, où règne pourtant la vraie Sorbonne, aurait du mal à se mesurer.

Ainsi seulement, perché — depuis cinq ans bientôt, ma foi, cinq ans qui me semblent fantaisie ou caprice d'un cœur encore vierge, malgré les désastres grands et petits qui se sont abattus sur ma course déjà longue en ce monde trop rude, — perché donc, coïncé plutôt, tel Alice aux merveilles, dans mon étroit studio — à louer l'été, pas cher, qu'on se le dise — ainsi ai-je pu tenter mille expéditions, par bus, train, car, à pied ou autrement, dans l'arrière-pays niçois — ô Saint-Martin-de-la-Vésubie, ô Saint-Paul-de-Vence où vont, où sont, sans exception, tous les bons peintres... —, et puis fouiller la Côte, l'unique, celle qui se prélassa de Menton à Cannes, avec ses Îles de Lérins, et jusqu'à Saint-Tropez, et jusqu'à Hyères et ses îles à elles, mais celles-ci naturistes, en clair : nudistes, au moins l'une d'elle, la plus aguichante, et non point monacale comme Saint-Honorat de Lérins et ses ruines encore droites et fières où les braves moines recevaient l'assaut naval des Maures venus d'Afrique pour les piller, ou comme Sainte-Marguerite, de Lérins encore, et son pénitencier fameux, face à Cannes, où le Masque de Fer n'a cessé de songer et de faire songer.

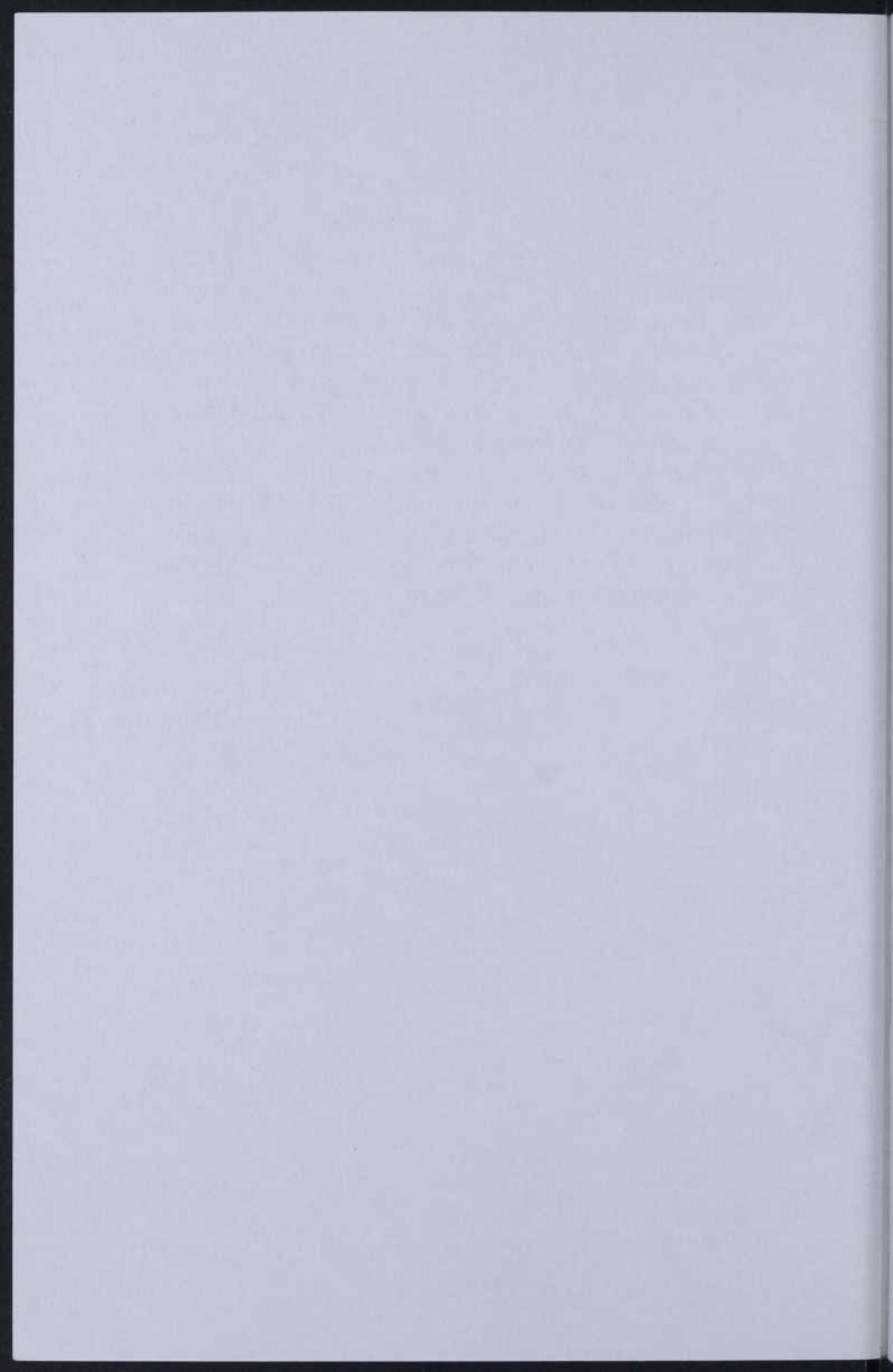
*

Mais il en va de Nice comme du mariage, on s'habitue à tout, même aux grâces les plus certaines et les plus

secrètes. Or la fiancée du matin se pare après dix ans de fréquentations tardives d'atours dont le mystère s'approfondit de celui propre au fiancé, dès lors qu'il est entré dans sa seconde et suprême adolescence, celle qui délivre de tout avenir et comble de ce présent qu'on a eu tant de mal à saisir, et même qu'on n'a pas vu, ce qui s'appelle vu, c'est-à-dire hélas tout simplement pas eu.

Car alors seulement commence-t-on à entrevoir, à deviner, à découvrir la largeur et la hauteur et la profondeur de l'horizon mystérieux qui enchanta nos jours et quelques-unes de nos nuits. Et qui s'apprête toujours aujourd'hui, à Nice ou ailleurs, à nous ravir au septième Ciel.

le 15 avril 1995



GISÈLE VILLENEUVE

Splendide laideur

NOUVELLE

Je suis laide.

J'ai seize ans mais je ne pense qu'à ma laideur. On dit qu'on s'habitue à la laideur. C'est faux. Dès que je m'égare et l'oublie, je la retrouve dans le regard des autres.

Mes parents, eux, sont bons et supportent l'épreuve avec courage : ils détournent souvent les yeux et sourient beaucoup. Voyez-vous, notre nom de famille est Detroy. Et, imbus de l'amour et de l'espérance des parents à la naissance de leur première enfant, ils m'ont prénommée Hélène.

Parfois, j'essaie de me racheter et ose laisser remonter à la surface ma beauté intérieure. C'est ma façon, si je puis dire, de me faire la belle. Cependant, ai-je le droit, moi, de m'évader ? Oh non ! Chaque fois, je bute contre la désapprobation collective, mon audace, une obscénité. Les gens chuchotent avec dégoût : « Elle est tellement laide, pour qui se prend-elle ? » Alors, je me terre et me couvre de

cette laideur qui est à la fois le crime dont je suis coupable et la geôle où je dois purger ma peine. Mon amie France, envers et contre tous, surtout contre moi-même, travaille dur à scier les barreaux. Pourtant, cette fois-ci, son amitié inconditionnelle ne me sera d'aucun secours.

Aujourd'hui à l'école se croiseront le dernier jour de notre semaine littéraire et le dernier jour de ma vie. Peut-on, à seize ans, mourir d'une crise cardiaque ? Peut-on mourir à la fois de honte et de tristesse ? de panique et de désespoir ?

Nos dynamiques profs de littérature ont rendu possible ce cours inévitable en organisant le parrainage de leurs meilleurs étudiants par un jeune auteur suisse installé en Virginie. Je fus choisie d'emblée, car M. Lavigne croit que j'écris bien et se croit obligé de m'encourager. Moi, je ne demande qu'à me soustraire aux regards et aux chuchotements, heureuse d'écrire en paix toute seule dans mon coin. Quand même... Je me suis laissée faire et, docile, j'ai envoyé mes textes en Virginie à Jean Jaques-Dalcroze.

Où était le risque ? Notre correspondance lui épargnerait les affres de ma laideur. Les mots sans visage me permettraient enfin de dévoiler ma beauté cachée. Sûrement, l'écriture ne saurait me trahir. Si en janvier j'hésitais encore à me révéler, en février je m'abandonnai à une spontanéité d'expression dont, jusqu'alors, je soupçonnais à peine l'existence. En mars, mon humour, avoua-t-il, l'avait conquis et je notai que le cœur se gagne souvent par le rire. En avril, j'en vins à accepter comme vraie l'amitié qu'il me vouait.

Il critiquait mes textes avec chaleur et sobriété ; si parfois, heureux de découvrir un talent, il s'abandonnait à un enthousiasme par trop romantique, il se reprenait et

signalait judicieusement mes maladresses. Moi aussi je le découvrais. Ses histoires mettaient en scène des misérables qui trouvaient refuge dans les beaux paysages lumineux de sa Virginie d'adoption. Ainsi que ces parias purgés par une nature exubérante, chaque fois que je pénétrais dans la fiction de Jean Jaques-Dalcroze, j'étais lavée de ma laideur. En mai, laide idiote, j'écrivais avec la hardiesse de la meurtrière convaincue d'avoir commis le crime parfait. En juin, j'ai su avec la plus abominable certitude qu'il ne faut jamais se laisser faire, à moins de souhaiter être brûlée vive.

C'était jeudi dernier. M. Lavigne me prévient que le dernier jour de notre semaine littéraire, chaque étudiant parainé par Jean Jaques-Dalcroze lira son texte devant toute l'école. Je me mets à pâlir, puis à rougir, consciente que ce chaud-froid de couleurs élève ma laideur à son summum. Il s'excuse de sa maladresse comme on s'excuse d'avoir fait se hâter un unijambiste. Ceux qui le préfèrent, me rassurent-il, peuvent demander à un étudiant du cours d'art dramatique de lire à leur place. Il me parle avec une pitié déguisée en déférence; après tout, ma profonde laideur me qualifie de handicapée physique sinon mentale. Il ne me regarde jamais tout à fait, préférant examiner les plafonds ou découvrir l'infini dans le fond d'un corridor, comme agissent de nos jours ces pauvres hommes terrifiés d'être accusés de harcèlement sexuel s'ils ont le malheur de poser distraitement les yeux sur une poitrine de femme. Après la lecture des textes, poursuit-il en hâte, on dévoilera lequel des cinq candidats sélectionnés se joindra cet été à la colonie de jeunes écrivains que dirige Jean Jaques-Dalcroze sur le site d'une magnifique propriété *antebellum* mise à sa disposition par l'État de la Virginie. Comme la torture n'est jamais simple

ni expéditive, M. Lavigne m'avertit que mes chances de gagner sont excellentes, puis il s'éloigne à grande vitesse. J'étais atterrée. C'était jeudi dernier, le jour de ma sentence. Le jour de mon exécution, le jour du bûcher, c'est aujourd'hui.

*

Je panique depuis le matin. Maman qui surveille ma nutrition, terrorisée à l'idée que l'anorexie rehaussera ma laideur, m'a forcée à déjeuner. J'ai avalé les flocons de maïs comme on avalerait des tessons. France qui cultive le franc-parler, persuadée que seule l'amitié atténuera ma laideur, me force à me perdre dans la beauté du monde. J'ai la nausée, la gorge tissée de laine d'acier, les jambes glacées. La tête me tourne comme une toupie et des ronds noirs dansent devant mes yeux. Jamais je ne survivrai à cette journée. Pour mes camarades, elle sera marquée d'un événement mémorable ou ennuyeux; pour moi, d'un souvenir désastreux. France, la généreuse, m'encourage.

— C'est un défi, Hélène.

— C'est un défi-gurement.

— Tu te souviens du vieux film français qu'on a vu, l'autre jour? Avec Michel Simon. Il était laid, lui aussi. Regarde le métier qu'il a choisi: comédien! Il y a aussi... tu sais qui je veux dire... je ne me souviens jamais des noms! Ce chanteur français à la voix râpeuse et qui a l'air dépravé. Lui aussi est laid comme un pou. Et l'autre, le comédien québécois qui ressemble à un singe. Ils sont tous exposés sur scène ou en gros plans sur les écrans de cinéma et de télé. Et puis... et puis...

— Et puis... et puis... Quand nommeras-tu des femmes laides ?

Faute de mieux, France s'en prend à mes parents.

— Franchement, avec un nom de famille comme le tien, a-t-on idée de t'avoir nommée Hélène. Hélène Detroy. Les gens plaisanteraient. C'était couru.

— Je ne suis pas née laide, France. C'est venu plus tard. D'ailleurs, les bébés, on les trouve toujours beaux. Même le petit du phacochère, on le trouve mignon.

Nous nous esclaffons, mais France ne lâche pas prise. Elle me poursuit jusque dans les toilettes. Je ferme les yeux en passant devant les miroirs.

— Tu es idiote, Hélène. Pourquoi t'entêter à ne pas lire ton texte toi-même ? C'est un honneur.

— C'est une torture.

— Pourquoi aujourd'hui plutôt qu'un autre jour ? Tout le monde à l'école t'a vue, tout le monde sait que tu es laide. On est habitués.

— On ne s'habitue pas à tant de laideur, France. Je vais être malade.

— Mais non ! Tu ne penses à rien, tu te lèves, tu lis ton texte et tu te rassois. Ça se fera tellement vite, tu n'auras le temps de t'apercevoir de rien.

— Je sais, mais ça ne m'empêchera pas d'être malade... avant ou après.

— Attends après, c'est mieux.

J'actionne la chasse d'eau et ouvre la porte avec fracas. Je ferme les yeux en passant devant les miroirs. En me lavant les mains, je lui fais mon petit chantage habituel.

— Tu ne ferais pas tant d'histoires et tu lirais mon texte à ma place... si tu étais une vraie amie.

— Et si tu gagnes, c'est moi, je suppose, qui devrai aller en Virginie à ta place... si j'étais une vraie amie? Et quoi encore, Hélène? Si je meurs avant toi, est-ce que je devrai te faire don de mon visage comme on donne ses reins ou son cœur?

France me dévisage mais je ne bronche pas. Elle seule peut ainsi me regarder sans que ma pudeur soit atteinte.

*

Heureusement, la salle de spectacle est déjà bondée. Je trouve un fauteuil libre derrière une colonne au fond de la salle. Sur l'estrade, M. Lavigne ajuste le micro qui envoie des sons aigus dans l'espace saturé de bruits. Les étudiants en profitent pour chahuter davantage. Je ne suis que le cours de mon drame. France se penche vers moi avant d'aller s'asseoir plus près de l'estrade.

— Lis ton texte, Hélène. Sinon je te jure, je ne te le pardonnerai pas. Tu n'as qu'à te lever et à marcher calmement vers l'estrade. Une fois debout, tu ne pourras plus reculer.

M. Lavigne impose le silence et nous présente un monsieur dont le nom m'échappe, l'attaché culturel de la Virginie. M. Quelqu'un parle de l'importance de la littérature française en Amérique et, à l'appui, cite le soutien moral et financier que l'État de la Virginie apporte à la colonie Jaques-Dalcroze et à l'écrivain lui-même. Il fait l'éloge de ce jeune auteur inconnu il y a à peine quelques années mais dont le talent ne cesse de s'affirmer depuis son arrivée en terre d'Amérique. Il parle de relève comme si le

jeune auteur était tombé. Il tombera des nues en m'apercevant. Tout à coup, je me rends compte avec horreur que je désire gagner ce stage.

Oui, je lirai mon texte. Je le lirai même la première. C'est un acte de bravoure que de parler la première devant toute l'école... qui m'a déjà vue. Devant M. Quelqu'un... qui, lui, ne m'a jamais vue. Il poussera un cri d'horreur en m'apercevant! Il ne me ferait pas la goujaterie de courir chez Jean Jaques-Dalcroze pour lui annoncer à quel point sa protégée... N'est-ce pas? Et qu'il me voit, ça m'est bien égal... Peut-être est-il myope... Dans mes oreilles, mon cœur joue une batterie infernale. Si j'enfilais les mots de travers? Si ma voix s'étranglait dans ma gorge?

*

Je me lève avec une lenteur délibérée en même temps que se lève la belle et talentueuse Sara, présidente du conseil des élèves. Miraculeusement, elle au premier rang de la salle et moi qui partais de la dernière rangée montons l'estrade en même temps. Elle me jauge. Je soutiens son regard avec calme et confiance. Elle me cède la place. Je décline son invitation en déclarant d'une voix posée que l'honneur revient à notre présidente. Le corps étudiant m'applaudit à tout rompre. Elle lit joliment son texte. Qu'il soit bon ou non n'a pas d'importance : pour cette fille charmante et populaire, tout est toujours gagné d'avance. Même lorsqu'elle est malheureuse, par exemple à la suite d'une peine d'amour — parce que des peines d'amour, elle en a si cela lui convient — elle fait bien les choses. Elle a du flair jusque dans la souffrance. C'est à mon tour de lire. Je suis

indifférente à ce lac de visages placides, fort consciente cependant que, dans les tourbillons sous-marins de leur pensée, mes camarades se délectent de ma laideur. « Dom-mage qu'elle soit si laide, la belle Hélène; elle a tant de talent. » « C'est une infirmité, cette laideur. » « Si j'étais aussi laide qu'elle, je me tuerais. » Pourtant, ils tombent sous le coup de mon charme caché; je les séduis malgré eux; je les possède. D'une voix bien modulée, je lis mon texte ni trop vite ni trop lentement et je termine avant que ma langue claque dans ma bouche déshydratée. M. Quel-qu'un louange mon talent, ma grâce, mon assurance et annonce que je suis la lauréate, celle qui représentera mon école à la colonie Jaques-Dalcroze. Magnanime et splendide dans sa déception, notre présidente me félicite avec simplicité. J'ai gagné. Je retourne à mon fauteuil, accompagnée jusqu'au fond de la salle d'applaudissements chaleureux, une mer de visages admiratifs tournés vers moi.

*

On se précipite vers la sortie. On me regarde curieusement et on rit sous cape. Au bout d'un long tunnel, nos profs de littérature entourent l'attaché culturel; M. Lavigne se tourne vers moi et hoche la tête, désolé. France me touche l'épaule et me fait sursauter.

— Ça sert à rien de rester assise avec ton air hébété. Viens-t'en! C'est fini.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Tu as gagné, ma fille! Tu t'en vas en Virginie, chanceuse!

Fâchée mais fidèle, France m'entraîne vers la sortie.

— Notre chère présidente a lu ton texte et a accepté ton prix à ta place. Grâce à toi, elle est maintenant cent fois plus populaire. M. Lavigne, lui, a dit au monsieur de la Virginie que tu étais indisposée. Ce qui n'est pas tout à fait un mensonge.

— Ils auraient dû me brûler vive.

— Pardon ?

Ma défaite est si ancrée dans ma honte que je n'ai plus qu'à mourir. « Décédée à seize ans dans la fleur de l'âge » elle a emporté dans sa tombe sa laideur imprimée sur son visage comme la marque d'un secret de famille. Cependant, en ce vendredi infernal, je suis bien vivante et j'ai trahi ma seule amie.

— La Virginie ! Quelle chance !

Comme si c'était elle qui partait, France s'imaginer déjà la belle du Sud à siroter un julep à la menthe sous son magnolia. La Virginie ! N'était-ce pas pour les amants ? Évidemment, pour être amants, il faut être beaux. Avez-vous souvenir de laides amantes ? Roméo et la moche Juliette ? La Laide au bois dormant ? Le Laideron et la Bête ? Hélène Detroy, jamais les prétendants n'afflueront de toute l'Amérique pour tomber à tes pieds. Jamais personne ne partira en guerre pour te libérer... même de cette laideur. Ainsi règne la politique de la beauté.

*

Ainsi règne ma défaite. Je dois renoncer à mon prix, à cette impossible illusion. Que la belle Sara se fasse, elle, l'ambassadrice de notre école.

— Hélène, cesse tes enfantillages.

— Ce ne sont pas mes enfantillages, mais ceux des autres. Je ne peux absolument pas tolérer que Jean Jaques-Dalcroze soit déçu par tant de laideur. Et il le sera.

— Mais non, voyons. Il a appris à te connaître au-delà des apparences.

— Tu te trompes, France. Il s'est fait une idée très précise de moi. Une fille de seize ans qui sait écrire, qui sait faire rire, il faut aussi qu'elle soit belle et charmante. « C'est couru », comme tu dis.

Mes parents sont de mon avis et ils connaissent la vie mieux que moi. Papa adopte le côté pratique.

— Pense à ton emploi d'été. Tu as fait des pieds et des mains pour l'obtenir.

— Tu as raison. J'ai des responsabilités.

France se mêle de nos affaires.

— Mais Monsieur Detroy, l'emploi d'Hélène ne commence qu'à la fin de juillet. Elle sera revenue à temps.

Maman invoque la question légale.

— Hélène est mineure. Il y a une frontière à traverser. On ne la laissera pas passer.

— Bien sûr que oui, Madame Detroy. Vous lui signez une lettre l'autorisant à voyager. D'ailleurs, elle aura les documents de l'État de la Virginie expliquant les raisons de son séjour. Tout est en règle, vous pensez bien.

— Ce n'est pas si simple. Il y a tellement de pervers aux États-Unis. Si quelqu'un glissait de la drogue dans ses bagages ? Et il y a pire...

France n'a jamais eu la langue dans sa poche quand vient le temps de me défendre contre moi-même.

— On n'habite quand même pas le pays des anges, Madame Detroy. Nous aussi, on a une belle collection de pervers, de meurtriers, de violeurs...

Maman gémit, papa ouvre grand les yeux. France poursuit.

— En voulant la protéger, vous faites plus de dommage que de bien. Elle a assez reculé. C'est le temps où jamais d'aller de l'avant. Ce qu'on offre à votre fille est une chance unique, croyez-moi.

— N'insiste pas. Mes parents ont raison. D'ailleurs, ça va coûter trop cher. Au taux de change actuel...

— Tu y vas aux frais de la princesse et tu le sais très bien.

Papa tente de me secourir par le truc du mâle à l'honneur souillé.

— Je ne saurais accepter que ce Français expatrié...

— Il est Suisse, papa.

— ... que ce Suisse français paie les frais de voyage de ma fille comme si nous étions dans l'incapacité d'assumer ces dépenses. Nous ne sommes pas indigents!

— Monsieur Detroy, c'est une bourse offerte par le gouvernement américain. Rien de déshonorant là! Alors, Hélène, tu vas passer le reste de ta vie à te cacher?

*

Faute d'excuses, je me suis décidée à entreprendre ce voyage. D'ailleurs, j'ai besoin de cette aventure et je meurs d'envie de rencontrer Jean Jaques-Dalcroze. Peut-être même ma laideur lui inspirera-t-elle sa prochaine œuvre. La Tarée du Sud?

Pour arriver jusqu'à lui, je prends le train plutôt que l'avion. Le train me semble plus fatidique et introverti, plus intime et investi; du moins, il s'allie mieux à ma misère que l'avion. Surtout, je prends le train pour ne pas arriver trop vite. Cela me donnera le temps de me faire une... laideur! Je ne peux m'empêcher de rire.

Avant mon départ, plus excitée que moi, France m'a persuadée de m'habiller avec plus d'éclat.

— Pourquoi t'entêter à porter du bleu marine? C'est une couleur tellement triste.

— Les couleurs voyantes, ce n'est pas moi. Tu m'imagines en rose néon?

— Pas voyantes. Chaudes. Je te connais. Tu es pleine de vivacité. Tu as la tête bourrée d'images fantastiques et tu es merveilleusement spontanée quand tu es seule avec moi. Tu as un rire superbe.

— Tu dis ça juste...

— Cesse de te dénigrer. Hélène, tu es mon amie. Tu ne l'as pas toujours été. Un jour, il a fallu que tu m'ouvres ta porte. Alors, tu l'achètes, cette jupe rouge?

Ainsi, tiraillée jusqu'à la dernière seconde par l'inquiétude de mes parents et par les encouragements de France, j'ai finalement sauté dans ce train avec mes nouveaux vêtements diaprés, mes cheveux aux boucles folles, mes pendants d'oreilles en verroterie... et ma laideur.

Tout alimente ma panique. Même les rails sous le roulement du train jouent une drôle de samba et j'entends scander: la belle Hélène est laide, la belle Hélène est laide! En vingt-quatre heures, j'essaie de changer le cours de ma vie. Impossible! Improbable, ce voyage insensé. Et pourtant...

*

La belle Hélène est laide, la belle Hélène est laide !
Sous ce leitmotiv entretenu à l'énergie de locomotive, je me persuade que, pour vivre à ses côtés sans qu'elle me dévore, je dois mater ma laideur ; prétendre qu'elle n'existe pas. Mais elle existe ! Alors, laisse-la vivre et cesse d'y penser. Je commence par les petites choses. Je me promène d'un wagon à l'autre, les épaules droites, la tête haute. Bien que prise d'un trac fou, je me force à rencontrer le regard des passagers, à leur sourire, à les saluer d'un mouvement de la tête. Me cacher derrière mes yeux baissés ne leurre personne que moi. La belle Hélène est laide, la belle Hélène est laide ! J'ai envie de crier : écouter ! c'est ma chanson que chante le train ! En m'apercevant, un enfant se met à pleurer. Plus loin, j'intercepte un bout de phrase : « ...pauvre elle ! » Je m'enfuis à l'autre bout de ce train d'enfer. Laissez-moi descendre ! Laissez-moi descendre !

*

Une main amicale me pousse hors du train. Je hume les herbes du jeune été. Le paysage m'arrache le visage, cette tare ensanglantée enfin détachée de moi. On me soulève, on se lamente sur mon sort tragique. J'entends au loin une voix imaginée : « Ah ! ma belle amie qui venait à ma rencontre ! »

*

Nous nous rencontrerons, Jean Jaques-Dalcroze ; c'est inévitable. Cependant, je chercherai l'ombre toujours.

L'après-midi, nous nous retrouverons dans votre beau jardin et, assise dans un fauteuil d'osier, j'offrirai mon visage à l'ombre qui s'étale sous l'épaisse frondaison du grand chêne. Je choisirai toujours bien ma place. Je tournerai le dos aux fenêtres, je resterai à contre-jour en m'assurant que votre visage est en pleine lumière. Ainsi, vous distinguerez mal mes traits. Si nous faisons une promenade, je ne sortirai qu'une fois le soir tombé. Pourvu que ce ne soit pas la pleine lune ! Je n'apprends donc rien ! Me voilà encore à chercher les moyens de m'esquiver. La belle Hélène est laide, la belle Hélène est laide ! Je me force à scruter ma réflexion dans la vitre. Sans peur, sans rage. Sans ce constant désir de m'annihiler. Je cherche à démasquer dans mon visage les facteurs rachetables. Je n'en découvre aucun. La belle Hélène est laide, la belle Hélène est laide !

*

Oh ! mais une découverte ! Je fais une découverte ! Le train te parle, Hélène. Écoute le train. Aussitôt, temps, espace, paysage, tout défile à une rapidité fulgurante. Dans la vitre, mon visage découpé en mille facettes me révèle quelque chose de neuf. Mon cœur bat comme jamais auparavant. Cette fois, c'est d'exultation qu'il bat. C'est au rythme du train qu'il s'ajuste. Vous me croirez folle, mais je découvre enfin que ma laideur n'est pas faite de demi-mesures. J'ai le bonheur de posséder une laideur suprême. Dans ce monde de correspondances, le règne de la beauté est enfin supplanté par le règne de la laideur. Est-ce possible que je puisse enfin assumer ma laideur dans toute sa plénitude, sans excuse ni explication ?

*

Dans le jardin de Jean Jaques-Dalcroze, après le départ des autres participants, je savoure la chaleur du plein jour qui coule sur mes joues pourtant fraîches. Mon visage offert sans peur et sans reproche à la lumière du plein été virginien. Jean Jaques-Dalcroze m'observe depuis un bon moment. J'imagine sa voix aussi chaude et langoureuse que l'après-midi qui nous enveloppe. « Vous êtes fascinante à regarder, Hélène. Tel un insecte dont la laideur vous répugne à première vue, mais qu'à force d'observer apprivoise votre répulsion. On ne s'habitue pas à la petite laideur, on ne s'habitue pas à une laideur anodine. Mais la vôtre, Hélène! La vôtre! Elle nous conquiert si complètement qu'on ne cherche même pas à découvrir votre beauté cachée. On n'a pas besoin de cette excuse-là. Comme vous portez bien votre nom! Votre laideur, Hélène Detroy, est complète, exquise. »

*

Le train entre en gare. Un ruisseau de sueur jaillit de mes aisselles et m'inonde les flancs. J'imagine Jean Jaques-Dalcroze cherchant parmi les voyageurs le visage frais d'une adolescente. Je reconnais déjà dans ses yeux la même horreur imprimée dans tous les regards qui tombent sur mon visage. Et s'il n'était pas venu? France se plaque contre la vitre. « Ne recule pas, Hélène. Tu as gagné. Tu as gagné. » Rien n'est réglé, France. Tu vois bien que rien ne sera jamais réglé. Malgré tout, je fais la brave et descends du train.

Sur le quai, très peu de monde. Les quelques passagers ont vite fait de disparaître. Deux employés noirs en uniforme bleu manipulent de la marchandise en silence et, avant de s'éclipser à leur tour, saluent un homme qui tient un écriteau sur lequel est inscrit mon nom. C'est Jean Jaques-Dalcroze !

Oh ! ce qu'il est laid ! Est-ce possible qu'il soit plus laid que moi ? Jamais je ne pourrai me présenter à lui. Il croira qu'on lui a envoyé cette fille laide pour le narguer.

Soudain, je suis saisie d'une grande colère : les participants de la colonie penseront que j'essaie d'imiter sa laideur afin d'obtenir les faveurs du maître. Comment osez-vous, Jean Jaques-Dalcroze ? Comment osez-vous me lancer le défi de votre extrême laideur ? Comment osez-vous entrer en compétition avec la mienne et, ainsi, l'amoindrir ? Me détourner d'elle ? C'est tout ce que j'ai, cette laideur-là. Je n'ai que cette passion-là, comprenez-vous ? Et voilà qu'à cause de vous, je ne suis plus seule à contempler une laideur exquise et exclusive, à en souffrir, à la caresser. Si je dois vivre avec elle, si j'y suis soudée, je tiens à l'exclusivité de ma laideur.

La belle Hélène est laide ! La belle Hélène est plus laide que vous, Jean Jaques-Dalcroze !

Ni terrifiée ni déchirée mais comme contusionnée, je corrige mes premiers pas hésitants et, la tête haute, je vais à sa rencontre. Arrivée à sa hauteur, je lis mon nom sur l'écriteau, souris à Jean Jaques-Dalcroze et continue de marcher. Happée par la lumière virginienne, je ne peux cesser de marcher.

JACQUES FOLCH-RIBAS

de l'Académie des lettres du Québec

Journal intime

Décembre, mardi, minuit

Le journal secret que je tiens depuis 1945 — j'avais donc dix-sept ans — est impubliable. Je m'en suis rendu compte de façon formelle lorsque j'ai pris quelques années un peu fastes, un peu brouillées aussi, des années de guerre, d'occupation et d'après-guerre, et que j'ai essayé de les mettre sous forme de roman. Personne ne m'a cru — bon, ça, c'est le moindre mal, et les réactions des éditeurs, puis des lecteurs ont été très mauvaises. Je me souviens d'une lettre de Françoise Verny (*on voudrait en savoir davantage*) et d'autres que je ne nommerai pas ici, plus nuancées. Impubliable, même *arrangé*, et heureusement! Sans cela, ce ne serait pas un journal intime. Il est fait pour moi et moi seul, c'est une annotation destinée au souvenir: le mien. Heureusement. Et parfois, il est codé: en catalan, en patois hispano-catalan, en argot des barrières (le seul qui me plaise). Illisible. Heureusement. Mais si parfois je le lis j'y vois

surgir tout. C'est son but. J'ai expliqué cela à Jean-Guy Pilon qui me demandait d'écrire un journal intime pour la revue *les Écrits*. La seule chose que je peux faire, c'est ceci, un journal non codé, actuel, et qui se sert des souvenirs sortis du journal intime...

Curieux, d'ailleurs, que cela m'intéresse encore. Vieillir, commencer à se souvenir? Aimer se souvenir? Complaisance? J'en ai peur.

Vendredi, 18 heures

New-York, le jour de l'An, c'était de la folie. Il y a une trentaine d'années, nous étions à Times Square, il y avait encore le building du *Times* avec son horloge monumentale. Nous sommes allés là avec Zak et sa maîtresse qui tenait le premier rôle dans *My Fair Lady*. Comment s'appelait-elle déjà, cette actrice tout à fait célèbre? Je retrouve mes notes de l'époque: nous quatre, Times Square, minuit, 31 décembre.

Nous attendons avec la foule, que la fine aiguille de fer forgé, fine vue d'en bas, s'approche du 60, ou bien du zéro. Les deux autres aiguilles sont déjà au garde-à-vous, sur le chiffre 12. Les dix dernières secondes sont scandées par une foule compacte et rigolarde. Une série de salves: ten, nine, eight, etc... Et au moment du zéro, c'est un vrombissement épouvantable. Rien de plus effrayant que la foule qui crie, vibration de l'air et des corps. Ils étaient *comicos*, les voilà soudain hystériques... Mais Zak nous avait amenés là pour cela: à ce moment précis, j'ai tourné les yeux vers lui, c'est notre visage qu'il regardait. Il a dit: — Tu vois? Et se tournant vers elle: — Allez, on s'en va. Ensuite, nous nous sommes mis en marche le long de Broadway, vers le Nord, enlacés parfois ou nous tenant par la main, puis fina-

lement tous quatre en groupe compact, pour fendre les colonnes. Quand je pense que personne n'a importuné la célébrité... Puis un cinquième larron s'est joint à nous, un Noir de deux mètres au moins, guitare au cou, une fleur sur la bretelle, jouant et chantant des blues que Zak reprenait.

Le Noir, ravi, ne nous lâche plus. Marché, tous les cinq, jusque chez les amis de la belle qui donnaient, paraît-il pour elle, une petite réception : cent personnes. Difficulté d'entrer dans l'appartement qui est pourtant immense. On a tout de même mangé, bu beaucoup, discuté peinture (le maître de maison était collectionneur, pas trop cuistre) refait le monde en partie et les USA en totalité. À quatre heures du matin, taxi nous deux jusqu'à notre hôtel, le *Park Chambers* où nous avons nos petites habitudes depuis que Nathan et moi nous y étions installés, quelques années auparavant, pour dessiner un projet d'urbanisme destiné à Middeltown...

Voilà. En ce temps-là, nous avions de la résistance. Si je continue à fouiller mon journal intime, je vais attraper une déprime. Car cette année, après trente ans, s'il est exact que nous étions deux, à New-York, à minuit, le 31 décembre, devant Times Square où il n'y a plus d'horloge au front du bâtiment, s'il est exact qu'il y avait les cris, et le champagne qu'on ouvre en pleine rue à minuit tapant... eh bien ! nous sommes montés à l'hôtel à une heure, bien sagement.

Vieillir est insupportable, parce qu'on y pense continuellement.

Lundi, minuit

Oraison funèbre d'Isidore :

Ainsi donc, Déesse du triomphe ultime, avec ta faux abjecte, tu as encore une fois gagné ! Il te les faudra donc

tous, y compris les meilleurs ? Hier, ce fut Homère l'aveugle, et ce furent Rabelais qu'on appelait docte docteur, Shakespeare le grand, Cervantes le manchot, Voltaire le sec à la réputation surfaite, Pascal, Stendhal, Tolstoï à la barbe sale et Claudel aux pieds propres...

Aujourd'hui, c'est Isidore.

Douleur. Car un écrivain est mort.

Nous voici tous rassemblés au pied de son cercueil. Il est couché, Isidore, les orteils crispés par la révolte viennent frotter la soie plastique capitonnant un couvercle lourd que nous prîmes la précaution de faire visser profondément, les têtes massées d'un poinçon d'acier trempé, nous voulions être sûrs, nous ses amis, de son éternelle disparition. Il gît. Enfin silencieux. L'encre sèche sur sa plume.

Je me souviens, quand tu étais vivant, Isidore. Nous nous souvenons tous. Ce que tu as pu nous emmerder.

Dimanche, sept heures

Autobiographie.

Je suis né avec dix ans de retard. Si j'avais eu dix ans de plus, j'aurais pu choisir ma vie, refuser par exemple de quitter ma ville — car j'aurais eu vingt et un ans. Refuser de changer de pays et de langue, refuser de subir deux exodes à pied, le premier en direction du Nord, le second vers le Sud, suivant les vents guerriers qui nous poussaient. Les gens que je suivais, parents, amis, camarades politiques, ne savaient vraiment pas ce qu'ils faisaient, tout cela ne me paraissait pas réfléchi. Nous eûmes ensuite à nous coucher dans des garennes où tout manquait, le gîte chauffé et le couvert copieux : il faisait froid, et faim. Puis à nous battre, pour chasser de ces misérables lieux les chasseurs qui

voulaient nous déloger. Bref, je fus entraîné. On ne demande pas son avis à un enfant. On a tort, c'est sa vie après tout.

La paix venue, j'ai fait d'immenses études. Je sais les choses secrètes et les merveilles du monde, je connais quarante langues et quarante civilisations me sont familières. Je parle couramment aux philosophes et soupèse avec des savants les origines et les fins des éléments et des espèces. Il y a peu de temps encore, je disais tu à Copernic et à Li Taibo, poète sous les Tang. Ces études-là m'apprirent à peu près tout, y compris qu'il convient d'éviter les épithètes, ce que j'oublie parfois. Je hais les épithètes, ce sont des coups frappés à la phrase, elles lui font des bleus. Lorsque j'en entends plusieurs, elles me rappellent mon enfance. Il est clair que, encore jeune, je portais à la langue un intérêt qui ressemble à l'amitié, voire à l'amour. Je me nourrissais de synecdoques, d'anaphores, de chiasmes. Je grossissais un peu.

Parlant d'amour? J'ai tout de suite désiré aimer. Mon vœu fut comblé tant de fois que j'en perdis le compte, mais surtout cela me permit de fréquenter les célébrités de l'esprit et celles du corps, les plus belles âmes et les plus belles formes, les unes comme les autres et parfois ensemble, sans que je puisse encore aujourd'hui savoir celles que je préférerai. On dit que toute femme porte un mystère, qui lui est particulier, je le veux bien, ayant réussi à en dévoiler bon nombre sans avoir avancé mon savoir d'un pas. J'étais trop jeune, je vous dis.

Je me suis marié. Ce fut un mariage d'évidence. Il ne pouvait pas être question de laisser cette jeune personne près de quelqu'un d'autre que moi — forcément moins bien,

moins instruit, moins tendre. Quel heureux mariage ce fut ! Aujourd'hui qu'elle m'a quitté pour un autre monde, je ne suis pas certain qu'on y sera digne de s'occuper d'elle. Je crains l'indifférence céleste, autant que j'ai apprécié celle d'ici... puisqu'elle me laissait cette personne pour moi seul.

J'ai beaucoup voyagé. Trop, je crois. Cela ne sert guère. On ne revient jamais, de nulle part. Je ne suis pas revenu où je suis né. La terre est ronde, mais pas dans toutes les directions. À pied, à cheval, à bicyclette, en bateau, j'ai contemplé le désastre. Je ne prends jamais l'avion, je ne crois pas qu'on s'y élève, et l'on n'y voit rien. J'aime les bateaux. Mon copain Épicure m'a dit un jour : « Il y a trois sortes d'hommes, les vivants, les morts, et ceux qui sont en mer ». J'aurais voulu être marin, mais j'étais trop jeune pour qu'on me crût.

L'argent ? J'en ai déjà gagné. L'argent est un bon sujet de roman, malheureusement depuis Balzac, et lui compris, nous nous y sommes tous cassé les dents.

Que voulez-vous savoir encore ? À la fin, je suis mort. Par une nécessité de célébrité, sans doute, ou bien le goût de revenir en arrière ? Mourir est une faiblesse que je me reproche.

Dimanche, midi

Le journalisme critique est une entreprise morale au service de la bourgeoisie la plus étroite d'esprit qui soit : celle qui se croit instruite. Je dis bien *morale*, qui veut dire la défense d'un système qui est une conception du monde et de l'art. Ce fut toujours ainsi. On étonnerait sans doute en répondant à ces questions : « mais qui a donc entraîné Baudelaire et Flaubert devant les tribunaux ? Et pour quelles raisons ? »

15 juillet 1857. *Le Journal de Bruxelles* :

« Je vous parlais récemment de *Madame Bovary*, ce scandaleux succès, qui est une ignominie littéraire, une calamité morale et un symptôme social. Ce hideux roman de *Madame Bovary* est une lecture de piété en comparaison d'un volume de poésies qui vient de paraître, ces jours-ci, sous le titre de *Fleurs du Mal* (...) Rien ne peut vous donner une idée du tissu d'infamies et de saletés que renferme ce volume (...) C'est par un sentiment de dégoût, plus fort que tout le reste, que M. Baudelaire échappera au fouet des gens qui se respectent. »

Voilà : se respecter, tel est le vœu du journaliste critique. Du côté de l'ordre. Du côté des respectables. Les inquisiteurs, et les mouchards de police, n'agissent pas autrement, de droite comme de gauche. Si Baudelaire a été inculpé, c'est à la suite d'une campagne de presse haineuse et calomniatrice qui a voulu le faire passer aux yeux du public pour un pervers et un débauché. Équivalences dans le cas de Flaubert : la presse, toute la presse, contre Emma Bovary parce qu'elle « faisait honte à la femme française » : à la femme des journalistes, des patrons de presse et des lecteurs ordinaires. Après ça, demandez-moi ce que je pense du journalisme critique. Voilà des gens qui se donnent un mandat à eux-mêmes : juger. Personne ne leur avait demandé cela.

J'essaie de dire ça à G. qui se plaint amèrement du traitement qu'on a fait à son livre. Cher ami blessé, aigle souffrant, chère linotte à la plume tout ébouriffée, qu'un journaliste a éreinté... Consolez-vous, allons, c'est historique, immuable, et innommable, l'Histoire se répète, et

comment, et vous n'aviez qu'à ne pas publier. Publier, c'est *public*.

La terreur dans les lettres, dont parla si bien Paulhan, reste bien vivante. Elle s'est déplacée, cependant : des mains de quelques idéologues tenant le haut du pavé critique, elle a glissé à celles de la foule journalistique qui caquète la mode, croustille l'anecdote et tranche de tout sans savoir rien. J'aimais encore mieux la dictature gidienne, à ce compte-là.

Il n'existe, à ma connaissance, aucune réplique à cette terreur, que la résistance individuelle, qui mène à la clandestinité.

Je fouille dans mon journal intime. À l'émission de télévision de Poivre d'Arvor, celui-ci reçoit Vautrin. Toute la presse française a parlé de lui depuis quatre mois. À la fin de l'entrevue, Patrick, tout de go : « Vous êtes notre choix pour le Goncourt ». Qui le lui demande, et quel est ce pluriel de majesté ? De quel droit se superpose-t-il à l'Académie ? En droit civil, cela s'appelle tentative d'influencer le jury. Bon, deux mois passent. Même émission, même journaliste. Vautrin a eu le Goncourt depuis cinq semaines. Patrick montre le livre et rappelle : « C'était notre choix ». Cocorico.

Un peu plus loin. À Paris. Par téléphone, à Michel Tournier : « Ce qui me gêne, c'est que depuis que je suis en France, interviewé un peu partout, et même reçu chez Pivot, jamais personne ne m'a parlé de littérature. » Et Tournier : « Mais ce que vous faisiez là, ce n'était pas de la littérature, c'était de la radio et de la télévision, sous la direction de journalistes »... Le lendemain, je prends le thé avec lui, nous continuons notre propos. Moi : « Avez-vous remarqué ? Tout ce que Pivot a trouvé à noter dans mon roman, c'est la

manière dont Claude Baillif faisait l'amour!» Lui: «Oui, j'ai vu et entendu. C'est lamentable.» Moi: «Qu'allais-je faire là, bon dieu!» Lui: «Non, non, il le fallait, vous deviez le faire. Ce sont les Maîtres de notre Temps.»

Plus loin encore, dans ces pages. Apostrophes. Il y a là plusieurs écrivains, et un éditeur. Voici ce qu'il dit soudain: «Les écrivains viennent voir un éditeur pour chercher la gloire et la fortune!» Et il lève les yeux au ciel... Un tel mépris de la littérature pourrait laisser chacun rêveur. Personne ne s'indigne. L'un songe à la drôlerie de la boutade, l'autre, qu'il se fait tard s'il veut parler de son dernier livre? Je ne sais. Le tout sous l'œil malicieux du Considérable Insignifiant que de tels propos confortent, visiblement: il approuve, et renchérit. Il juge de semblables excès, il en devient plus important encore. Les Maîtres de notre Temps.

J'ai donné seize entrevues à la radio ou à la télévision, à propos d'un livre que j'avais écrit. J'étais accompagné pour dix d'entre elles — j'avais un témoin. Neuf journalistes sur seize n'avaient pas lu le livre, et l'ont dit. Bon, j'arrête ces rappels qui peuvent sembler de la complaisance, qui sont des constats du désastre.

Janvier, jeudi, vingt-deux heures

Le 4 janvier 1960, il y a exactement trente-cinq ans: un accident dans l'Yonne, mort de Camus. Traces, dans les pages de mon journal intime.

Nous écoutons la radio, à Montréal, c'est par elle que nous l'avons appris. Hébétés, tous les deux. Alors, comme toujours dans ces cas-là, montée des souvenirs. Je m'emmêle dans les dates, elle vient comme toujours à mon secours. Je me rappelle 1947, elle se souvient de 1950, son

arrivée à Paris et la première fois qu'elle le vit. Puis les rencontres suivantes, qui se firent rares à partir de 51. Un repas au coin de Montparnasse : il lui fait venir les larmes aux yeux. Un verre, vite fait, près de son bureau : les traits tirés par la tension du pneumothorax... C'est vrai que nous avons été effarés de sa mauvaise mine.

— Quelle tristesse, dit-elle. Le gâchis.

— Oui, le gâchis continue, n'est-ce pas. Et maintenant, on va l'encenser huit jours et l'oublier huit siècles.

On ne saurait se tromper davantage ! J'étais furieux, voilà mon excuse. Justice a été rendue à Camus, malgré la bande de gangsters parisiens, les terroristes des lettres françaises et les penseurs de café staliniens, et cette justice lui a été rendue par les lecteurs !... Oh bonheur ! arrêtez-moi je meurs, c'est trop beau j'étouffe.

Celui-là parlait de « notre jeunesse, dans la vraie gloire » et il savait de quoi il parlait : c'était pour moi, cela m'était sans doute destiné puisque je m'en suis emparé. Ma vraie gloire fut la même que la sienne : Sud, pauvreté, combat, superbe bonheur de l'enfance — tout cela lié, fondu.

Mercredi, minuit

« Tu as encore fait une bêtise, n'est-ce pas ? Bravo. Seules les bêtises sont importantes. » La phrase est de mon père, lorsque j'étais jeune. Elle me revient, elle surgit des années d'adolescence, je l'entends en catalan, puis quelque temps après, en français. Il avait traduit, car alors nous pensions déjà tous en français.

Je viens d'en faire une, de bêtise. Une grosse. Entraîné par mon goût, violent, pour toute femme présentant les symptômes (rares), portant les stigmates (plus rares

encore) et dont le regard cherche le mien, et dont le silence alors est extrêmement violent — en même temps d'une douceur extrême. À ce moment-là, je ne suis plus qu'un désir de prolonger les instants du mystère, d'en chercher d'autres, d'en inventer. Je suis littéralement hors de moi-même. La phrase de mon père retentit, forte : seules les bêtises sont importantes. Et comment.

Mais quelle impudeur, vraiment, que de consigner cela dans un « journal intime »... Mais cette impudeur fait partie, aussi, de la bêtise...

Mardi, six heures

Parce que je ne peux pas dormir. L'exil. La plus importante des bêtises. Je suis l'exil lui-même, et je voudrais bien raconter cela dans un livre dont je cherche vainement la métaphore depuis des années. Comme dit Nabokov, sorti des cinq ou six métaphores élémentaires, cela devient moins facile. J'ai tout essayé des formes, le lyrisme (*Première nocturne*), la sécheresse (*Marie Blanc*), les mots du silence (*Le parfait bonheur*), la dérision (*Le valet de plume*), quoi encore. J'ai tout essayé, parce que le thème de l'exil est, en ce siècle, le plus galvaudé. Alors qu'il me semble ne pas avoir été bien dit. Depuis *Au-dessous du volcan*, de Lowry, qui m'avait bouleversé, en passant par Nabokov et Lampedusa, et même en allant en arrière, du côté d'Ovide, quels récits de l'exil, que de tentatives de raconter cela !

Je descends aux USA, en Georgie, dans cette ville de Savannah où j'ai une partie de mon cœur, cette partie secrète de « l'ancien lieu », le lieu originel. Et là, j'essaie d'écrire sur l'exil. Table basse et fauteuil devant une petite fenêtre donnant sur la rivière. Chambre où ronronne l'air

conditionné. Appartement de deux étages, en haut le lit géorgien auquel il faut accéder par un tabouret de trois marches, tant il est haut. Elle lit. Moi, j'essaie de trouver des mots. Non : la métaphore qui ferait surgir les mots.

Une autre fois, à Rivière-du-Loup, seul dans la pièce du fond, l'ancienne salle de billard. Sirène de brume, nuit blanche de brume que j'aperçois par la fenêtre côté fleuve. Toujours cette présence de l'eau dont je cherche l'amitié, ancien marin, fils de marins, marin d'aujourd'hui, voilà que je tourne en rond autour de thèmes familiers... sans trouver les mots qu'il faut. Qu'il faudrait. Qu'il faudra. Bientôt, à Paris où je m'en vais passer quelques mois. Je me promets d'essayer, encore. Obsession. Comment dire cela, indicible par essence ?

Lundi, quatre heures

La désinformation par l'image. Rencontre d'un ami historien qui a le mérite de ne pas être espagnol et m'apporte les dernières nouvelles d'Amérique du Sud. Telles que publiées par le Vatican lui-même, à la suite des rapports d'une Commission de la Rote, rien que cela.

La dépopulation du Mexique au XVI^e siècle : 508 conquistadores, 16 chevaux et les 14 canons de Cortez. Impossibilité de venir à bout des Indiens avec ça. Décimés par la grippe, la variole, la rougeole, apportées par les vaisseaux espagnols. Foudroyant. Le Grand Inca meurt en 1532, de la petite vérole européenne. Mais le roi de France Charles VIII meurt de la Grande vérole, importée du Nouveau Monde, dès 1498.

Si Cortez parvient à conquérir le Mexique avec 508 hommes, et Pizarre l'Empire inca avec... 180, (à vrai

dire deux bandes de terrain qui aujourd'hui font partie de ces deux pays!), c'est parce que les Espagnols, dès leur arrivée, voient affluer en masse les alliés indiens : immenses troupes de yanás (esclaves, peuples soumis) de l'Empire inca en pleine guerre civile ; au Mexique, troupes énormes de Totonèques et de Tlaxcaltèques réduits au rang de viande de boucherie par la religion cannibale des Aztèques (la religion la plus épouvantable et meurtrière de l'histoire du monde)...

Alors, me dit cet ami, qui a lancé la légende noire du génocide, que tous les historiens sérieux d'aujourd'hui récusent, sans pouvoir convaincre personne ? (Heureusement qu'il n'est pas espagnol, lui...). Eh bien ! c'est un prêtre espagnol, Las Casas. Par stratégie politique : premier évêque des Indes, il visait à assurer son propre pouvoir sur les indigènes, au détriment de la Couronne espagnole. D'où son livre : *Brève relation de la destruction des Indiens*, sur lequel ont fait des gorges chaudes, tous les chercheurs convaincus d'avance qu'il avait raison... « Les chiffres de Las Casas sont si exagérés que personne n'oserait défendre ses statistiques », écrit le Professeur Pincherlé, dans la préface de la réédition de Las Casas par Feltrinelli... l'éditeur le plus extrême-gauche d'Italie !

Le coup médiatique de cet évêque génial bénéficia de la Réforme et des guerres espagnoles en Europe. *La Relation* fut traduite et éditée à Genève. Amsterdam, Francfort (139 éditions recensées !) et diffusée comme propagande contre Madrid. Guillaume d'Orange raconte que les Espagnols ont tué vingt millions d'Indiens ! Les Anglais, que l'Armada menace, reprennent le chiffre. Les Italiens, que la présence espagnole à Naples et à Milan commence à

agacer fortement, insistent (à ce moment-là, notons au passage que les Italiens ne présentent pas Colomb comme un Italien!). Puis les Catalans, qui se révoltent contre la Castille, joignent leurs cris au concert, et les protestants nord-américains, qui craignent l'influence hispanique en Floride et en Californie. On a les ennemis qu'on peut. Là, on les a tous ensemble.

Le premier coup médiatique à l'échelle mondiale, c'est Las Casas qui l'a réussi.

Mars, dimanche, dix heures

Elle est si connue, qu'elle se cache. Impossible de l'inviter au restaurant, par exemple. On la verrait (sous-entendu avec moi, quelle honte, mais cela elle ne le dit pas). Elle veut me voir. — Quand? — Je ne sais pas. — Très bien, alors je vous appelle? — Non, surtout pas, voyons, c'est impossible, il y a dix personnes pour intercepter l'appel. Je ne reçois jamais directement un appel, il faut se nommer, je suis trop connue (ah bon?). Je vous appellerai, moi, d'une cabine publique. — Comme maintenant? — Bien sûr. Ne soyez pas désagréable. Longue attente, j'admire ma patience, plusieurs jours. Un soir, c'est elle: — Je pourrais vous voir ce soir, disons de dix à douze, j'ai une conférence. Une autre fois, j'essaie de l'emmener à la campagne, une auberge. — Vous êtes fou? Je suis trop connue, voyons (on le saura). Me voici son clandestin, ce n'est pas désagréable mais ce n'est pas sérieux. Elle ment, jour après jour, minée par sa clandestinité, qu'elle croit coupable, et par son désir réticent. Bientôt, j'ai su que ce n'était plus possible, que cela n'avait jamais été possible, que nous avions vécu une

historiette dérisoire, un désir virtuel : plus il était satisfait, plus il s'éloignait. Comme toujours.

Jeudi, minuit

Au casino, devant les machines à sous, se réunissent sans le savoir ceux qui cherchent autre chose que l'argent : quelque chose comme la petite mort dont parlaient au début du siècle les écrivains de feuilleton — en parlant du lit, bien sûr.

Un gros type est là, gros comme un tonneau. Il veut parler, tout en jouant au poker-machine, ce qui déjà est louche, en plus d'être difficile... Je regarde, il m'encourage à rester près de lui, autre étrangeté. Et il parle. Il raconte. Je réponds en anglais, puis il change, passe au français, puis :

— Parlez-vous allemand ? Grec ?

— Je comprends un peu de tout cela.

— Mais, insiste le tonneau, quel est votre pays, quelle est votre langue maternelle ?

— C'est difficile de vous répondre. Ce serait compliqué.

— Excusez-moi, je suis indiscret. Vous avez un accent que...

— J'ai plusieurs accents, et plusieurs langues maternelles. Suivant les circonstances. En français je parle provençal lorsque je suis dans le Midi, et parisien à Paris. En espagnol, j'ai un léger accent français. Mon italien est indécis, entre napolitain et valdotain. Je n'ai jamais réussi à chuintier correctement le portugais, que je prononce en catalan. Mon grec est ancien, trop ancien, je ne m'y retrouve plus. Ainsi de suite. Je noie le poisson, pour éviter de vous répondre.

— Qu'est-ce que le catalan ? Et le valdotain ?

— Bah, quelle importance. Si vous jouiez ? Je porte chance, en général.

— Ah oui ? dit le tonneau, et il introduit un dollar dans la machine. Les cinq cartes s'allument. Un désastre. Rien de bon. Une paire de quatre, le reste insignifiant.

— Attendez, dis-je, et je donne un petit coup sur la machine, presque une caresse. Allez-y maintenant, changez-les toutes.

— Toutes ? J'ai une paire.

— Bof. Toutes, s'il vous plaît.

Le tonneau appuie sur les cinq touches, les cartes s'effacent et sont remplacées par d'autres.

— Full house ! rugit le tonneau. J'ai gagné deux cents dollars !

Je souris.

— Eh oui ! Je vous souhaite le bonsoir, maintenant.

— Quel dommage ! Je vous remercie, monsieur. Mon nom est Hermanson. Je suis suédois.

— Enchanté.

Il attend un instant, songeur.

— Quelle chance vous avez !

— La chance, c'est d'avoir un nom, un seul nom, vraiment. Je ne joue jamais. Bonne nuit, monsieur Hermanson.

Aimer ? Dès qu'il y a projet, c'est fichu. Tout projet de vie commune ne peut mener qu'à la désaffection, lente ou moins lente, mais certaine. Dans les meilleurs cas, il resterait peut-être une tendresse ? Alors, ne rien prévoir ? Ne

rien dire, comme dans la chanson d'Irma : « Y'a qu'à rien dire, y'a qu'à s'aimer » ?... Tout imaginer, et ne vivre rien que le hasard n'organise pour nous ? Comme ce soir de déprime où j'achète une bouteille de champagne et du foie gras, avant d'aller chez elle les partager ? Peut-être la seule, en ce moment, qui puisse accepter le hasard.

De Signoret : « Il vaut mieux faire que ne pas faire. »
Je suis persuadé du contraire.

Jeudi, onze heures du soir

Je commence donc à préparer mon voyage et mon séjour en Europe. Une sorte de sabbatique, mais que j'ai payée de ma poche. Heureusement, lorsque j'arriverai à Paris, ils auront élu un Président. Indignation contre les Français, les vrais, c'est-à-dire ceux du peuple, ceux avec lesquels j'ai passé tant d'années d'enfance, d'adolescence, les années terribles et les années dures. Je ne les reconnais plus : ils vont voter Chirac, et Le Pen, gangsters de la politique. Les Français pensent au fric, et au fric. Leurs idéaux sont devenus capitalistes et vulgaires. — Et puis après, me dis-je. Il me reste trop peu de temps sans doute pour l'indignation. Je ne trouve plus le temps de perdre mon temps : il faudrait plusieurs vies, et encore. Tout de même : cette France pour laquelle je me suis battu, en compagnie de laquelle j'ai pris des coups, physiques et moraux, et qui m'a accueilli comme peu de peuples le feraient, cette France que j'aime encore comme une vieille maîtresse dont on n'arriverait pas à oublier la caresse...

J'en reviens à cette douleur de l'exil, toujours. Peut-être faudrait-il se dire (partir de là) que le mot *exil*, tout comme exotisme, tout comme diaspora, suppose son

contraire, c'est-à-dire *le lieu*. In. Mais le lieu, le dedans, est lui-même effacé par l'exil. Il n'y a plus de dedans, tout est dehors. L'exil ainsi tuerait le lieu. C'est ce dont on ne se rend guère compte, jusqu'à ce que, un jour, la vérité s'avance : on n'est pas dehors d'un dedans qui n'existe plus... Je suis chez moi au Québec, c'est mon lieu, c'est mon dedans comme le fut la France (que je crus longtemps le dehors de mon lieu d'origine). Le lieu s'est déplacé, au Québec dans mon cas. Pourquoi j'aime ce pays et ce peuple, avec ses défauts et ses désavantages autant qu'avec ses qualités et ses avantages. À creuser.

Référendum au Québec ? Histoire d'une naissance annoncée ? Une langue et une culture, car la langue c'est la culture, et c'est un lieu. C'est bien pourquoi les Québécois, héritiers d'une langue qui est une culture, n'ont pas pu avoir de pays. Ce furent des exilés de l'intérieur, paradoxe que seuls quelques-uns peuvent admettre. On pourrait illustrer cela, avec ce Québécois qui, soudain, utilise un mot d'argot parisien, ou provincial, qui ne lui appartient évidemment pas : il n'est pas de ce lieu, de cette culture-là, et ses efforts pour paraître me semblent, à moi, le dénaturer.

Mercredi matin, très tôt

Je recopie cela pour toi :

« Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux
avides ? »

Joseph de Maistre : « Toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage. » Joseph de Maistre ! Autour des années 1800 ! Qui parlait quinze langues, amoureux de l'Italie et de la Russie, auteur de *Du Pape*, et autres babioles considérables. Auquel on ne peut pas reprocher un gallicisme, qu'il n'avait pas ! Et qui savait très bien ce que parler veut dire.

La dégradation du langage, elle est là, à la radio du matin que j'avais ouverte, ne pouvant plus dormir. Ces présentateurs, ces animateurs, ces commentateurs dont la moindre phrase est insupportable... Le langage balbutiant de ceux qui découvrent chaque matin les banalités que nous savons depuis l'enfance et tiennent absolument à nous les expliquer dans un pathos épouvantable. Ou alors en pouffant de rire à tout propos, ce qui n'arrange rien. Je suis obligé d'éteindre la radio.

Et ceci, pour finir cette matinée insane :

Toujou couri,
 Pou gagner vie
 Quand bien couru
 Vie l'est foutue.
 Ce n'est pas du créole, c'est du Topor.

Un Californien de trente-deux ans dispersait dans la mer les cendres de sa mère. Une vague l'emporte.

Lundi, dix-sept heures

Il y a huit jours, rencontre de Pedro à la Bodega. On prend un café, on parle abondamment. De l'autre côté de la vitrine, sa voiture l'attend, moteur allumé. Il s'en fout. Il a

tout son temps, comme toujours, et prend tout son temps. Il me dit soudain, tout de go, sans doute a-t-il suivi mon regard en direction de la voiture : « Ce qui est pressé n'est jamais important. Ce qui est important n'est jamais pressé ». C'est d'Unamuno, je traduis du mieux que je peux.

Aujourd'hui, Pedro est mort. Cirrhose du foie, disent-ils. Je discute, on en vient à admettre tous, les anciens de la bande à Pepin, que c'est plutôt une usure généralisée... (L'ancienne bande de Pedro, il faudrait bien que je raconte un jour cela : Rubio, Rodriguez, Pepin, Laurier Hébert, etc... et les coups fumants que nous fîmes pour passer nos nerfs de jeunesse...encore là, j'en trouve les traces dans mon foutu journal intime.) Salut, Pedro ! Il disait en ce temps-là, aux années 56 et 57 : « Il n'y a pas de vie nocturne à Montréal. On va en faire une. » Et il le fit. Salut, Pedro !

TABLE DES MATIÈRES

Louise MAHEUX-FORCIER	Ces arbres de ma vie	5
Christian MISTRAL	Lettre morte à la mère supérieure	19
Vénus KHOURY-GHATA	Les femmes de pluviôse	25
David DORAIS	Et toute cette sorte de choses...	41
Claire MARTIN	Combien j'ai douce souvenance	47
Annie SAUMONT	La bâche	61
	Rencontre	64
Lucien PARIZEAU	Réflexions sur l'histoire	73
Isabelle COURTEAU	L'Inaliénable	85
Gilbert CHOQUETTE	Nice-et-moi	93
Gisèle VILLENEUVE	Splendide laideur	103
Jacques FOLCH-RIBAS	Journal intime	119

*Photocomposé par
Mégatexte.
Imprimé par
AGMV Inc.
le dix août
Mil neuf cent quatre-vingt quinze.*

Imprimé au Canada
Printed in Canada



Fondée en 1954, «la doyenne des revues littéraires du Québec», *Écrits du Canada français*, se nomme désormais *les écrits*. Fidèle à sa mission première, elle publie sans aucune restriction de genre des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger.